This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BUHR A
a39015 01808165 6b

SATYRE MENIPPEE DE LA VERTV DU CATHOLICON DE ROME ET DE LA SAINTE LIGVE DV SACRÉ CŒVR

Jovxte la Copie qvi
circvle dans Paris dès le 16 Mai

EN VENTE
à l'Enseigne de l'Ordre moral
M D CCC LXX VII

TAIRE
PAIRE

à Monsieur Henry Vign

un ami Inconnu m

D
3
.S

SATYRE

MENIPPEE

SATYRE
MENIPPEE DE
LA VERTV DU CATHO-
LICON DE ROME
ET DE LA SAINTE LIGVE
DV SACRÉ CŒVR

Jovxte la Copie qvi
circvle dans Paris dès le 16 Mai

EN VENTE
à l'Enseigne de l'Ordre moral
M D CCC LXX VII

DC
346
.525

Vignaud
7622-32

ADVIS DE L'IMPRIMEUR.

Je ne crois pas que le mot de *Satyre*, dont chacun fait usage, ait besoin d'être icy défini. Quant à celui de *Ménippée*, il vient du nom de *Menippeos*, vieux philosophe grec, qui se servit le premier, assure-t-on, d'un langage goguenard, entremelé de vers et de prose, pour faire entendre de bonnes vérités à ceux qui ont l'entendement dur, les quels sont nombreux de nos jours, comme toujours, tant l'homme est routinier, égoïste, préférant les préjugés qu'il a aux vérités qu'il devrait avoir et son repos à son salut.

Il y avait, dans la Pharmacopée du moyen-age, deux onguents fameux : l'un royal, dit *Basilicon ;* l'autre universel, dit *Catholicon*, recommandés pour toutes sortes de maux, même les plus contradictoires, ce qui est le propre des pures doctrines romaines ou cléricales, les quelles, nous disait-on naguères en proclamant l'Immaculée - Conception, devaient sauver Rome et la France, et qui, les ayant conduites, au contraire, au fond de l'abime, n'en sont pas moins soutenues :

Avec la même sincérité,
Par les mêmes hableurs,
Qui trouvent la même crédulité,
Chez les mêmes auditeurs.

Le *Catholicon* est donc ce qu'on appellerait de nos jours la drogue du *Syllabus*, ou, comme le premier éditeur de la *Satyre Ménippée* le disait déjà, en 1594, tant il est vrai que le poison de Rome est toujours le même : « Le Catholicon est un breuvage qui nous in-« fatue et endort, comme une opiate bien « sucrée, et qui sert de médicament narcotique

« pour stupéfier nos membres, lesquels, pen-
« dant que nous dormons, nous ne sentons
« pas qu'on nous coupe, pièce à pièce, l'un
« après l'autre, et ne restera que le tronc, qui
« bientôt perdra tout le sang, la chaleur et
« l'âme, par trop grande évacuation de forces
« et d'argent. »

Villemeneux, le 1er septembre 1877.

AVANT-PROPOS

AU LECTEUR ZÊLÉ CATHOLIQUE.

Avant que de vous faire voir les beaux fruits de la Sainte-Ligue, je veux vous dire la grande assemblée qui s'est tenue cet hiver, à Paris, entre plusieurs jeunes seigneurs cléricaux, lesquels, ayant un nom plus lourd qu'ils ne le peuvent porter, ce que la vanité ne s'avoue jamais, sont conduits à croire que le monde est mal fait, et, par suite, entre les mains d'adroits directeurs, à vouloir bouleverser tout ordre social qui n'a pas d'eux la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes.

Je vous raconteray aussi une assez plaisante histoire de trois charlatans, l'un romain, l'autre gascon, le troisième d'orléans, qui ont tenu baraque en foire tant que la Sainte-Ligue a duré.

Le charlatan romain était Vieillot, fort laid et fort grelé, ce qu'un poëte de ses amis avait exprimé en ces termes :

Sur ton exécrable visage
La nature a gravé ton cœur.

Monté sur un petit échaffaud, il sonnait sa crecelle, débitait ses palabres, et, faisant force contorsions pour amasser la foule, il jouait, comme l'on dit, du baton devant l'arche. A l'échaffaud était attaché une grande pancharte de parchemin, écrite en plusieurs langues et patois, scellée de cinq ou six sceaux d'or, de plomb, de cire, titrée en lettres d'or de ces mots :

L'*Univers* ou Machine romaine infaillible pour tromper, diffamer, terrifier le clergé et débiter la drogue du *Syllabus* ou Catholicon de Rome.

à Monsieur Henry Vignau
un ami Inconnu mais

DC
346
.S2

SATYRE

MENIPPEE

« qui surpasse toute Pierre Philosophale, pour « procurer joie, position, fortune, dans l'ordre « civil ou militaire, en ce monde et dans « l'autre », duquel Souverain Pouvoir les preuves étaient déduites en quarante articles tels :

I.

Ce que Bismarck et de Moltke n'ont su faire avec tous les canons de l'Allemagne pour ruiner ce magnifique pays, la curie romaine, moyennant ses nouveaux canons, le fait en se jouant, semant partout le pieux fanatisme et la sainte anarchie.

II.

La Pologne, l'Autriche et l'Espagne, par la vertu du Catholicon de Rome, détachées des vils intérêts de ce monde, ont reçu depuis longtemps le prix de leur dévouement aux jésuites. La France marche glorieusement à leur suite et ne tardera pas à les rejoindre. Déjà, seule en Europe, elle ose invoquer le Sacré-Cœur, et, seule on la laisse . . . aux ordres de la Curie Romaine, ce synode de sages et de saints, paranymphes de toutes les vertus, qui savent amasser cinquante millions à gérer les affaires de l'Église et n'ont souci que du bien des autres.

III.

Par les divins mérites du *Syllabus*, il n'y a plus de ces catholiques libéraux, *pires que les pétroleurs*, a dit notre Saint Père le Pape, lesquels prétendaient mettre un peu de raison dans la foi et détruire la superstition ou l'exploitation de la crédulité publique, qu'entretiennent avec soin les bons prêtres fidèles à Rome. Il n'y a plus de libertés gallicanes, le droit

civil cèdera bientôt le pas au droit canonique, la grande propriété va renaître avec ses sacrés priviléges, et déjà la Sainte Compagnie d'Ignace étend ses bras invisibles sur l'administration, la magistrature, l'armée, l'État, la famille et les individus. . .

IV.

Voyez ce benin roy du Lys, qui n'est plus roy de France, ni roy des Français, mais rois des dévots sacristains ; comme il s'est assouply sous la férule catholique de *l'Union* et du P. Laurentie ! avec quelle humilité il a renié ses ayeux : Louis XIV, Henri IV et Saint-Louis, dont il revendique pourtant l'héritage, et desquels il est descendu ! . . . au point d'avoir fait, il y a vingt ans, le vœu d'obéissance au Pape, et d'avoir naguère encore, à genoux, le Sacré-Cœur invoqué, juré de n'être jamais *le roi légitime de la Révolution,* c'est à savoir de refaire de point en point l'ancien régime. O le bon directeur des classes dirigeantes !

V.

C'est encore par la vertu des pures doctrines cléricales que les Princes d'Orléans, sous la conduite de Monsieur de Nemours, ont renié leur Père et leur Grand-Père et déchiré le contrat qu'au prix de bien du sang et de bien des positions compromises, ils avaient passé avec la France et l'Europe dans l'intérêt des idées libérales.

VI.

Mais, ô prodige ! plus merveilleux encore ! n'est-ce pas un juif récemment converti, Monsignor Bor, venu tout exprès de Vienne, qui poussa, en 1870, l'Impératrice à prêcher *sa guerre,*

la guerre sainte contre l'Allemagne hérétique, en sorte que tous les rufians de l'Empire, sceptiques et libertins, ont voulu nous faire mourir pour leur foi, et que, devenus cléricaux depuis lors, ils sont aujourd'hui le plus bel ornement de notre Sainte-Mère l'Église !

VII.

Mon Catholicon ultramontain a donc tout pouvoir au ciel, sur la terre, aux Enfers. Voulez-vous être comte ou baron, protonotaire ou monseigneur, avoir titre ou mitre, croix, charge ou dot, séduire veuve ou capter héritage, prenez un grain de *Syllabus*. Vous serez recherché des salons, des barreaux, des alcoves ; l'appui des ministres ne vous manquera pas plus que l'oreille des juges ; et si vous allez rue de Sèvres, pour les civils, rue des postes, pour les militaires, réciter le chapelet tous les dimanches, les protecteurs vous arriveront en foule.

VIII.

Espionnez avec Tégur ou Tigard la cour et la ville, le palais et l'Église ; flattez et trahissez tous les partis. Eussiez-vous, comme Fleury, Marchal, Buot ou Barnabé, subi condamnations pour vol, viol, escroquerie, pédérastie, si vous servez les Bons-Pères, tout vous sera pardonné. Ils vous enroleront dans leurs légions de *plumes noires*, qu'ils introduisent dans les journaux conservateurs, en prenant un certain nombre d'abonnements *de propagande*, et ils vous accorderont d'autant plus de faveurs que vous aurez plus souvent frotté le parquet du Procureur ou qu'ils seront plus sûrs de vous. Vous pourrez tout dire et tout faire, comme Vieillot, vous rappelant :

Que quand on va chez lui pour chercher ses oreilles,
Ses oreilles n'y sont jamais.

IX.

Qui ne connaît les vertus de la médaille de Saint-Benoît pour vous faire trouver des places, gagner des procès, et passer de bons examens? Le *Syllabus* est plus puissant encore; il rend le banqueroutier invisible, le sodomite insaisissable; il met à leur service le chœur des anges et des archanges, des Puissances et des Dominations, la race innumérable des moines et clercs, religieux et religieuses, fabriciens et marguillers, ordres, sous-ordres et tiers-ordres, nonnes, nonnettes et nonnains, qui s'emploient tous, avec un saint zèle, à dépister la justice des hommes. Les légions connues du Sacré-Cœur sont nombreuses; celles qui se cachent sont sans nombre, ayant envahi toutes les carrières et se tenant partout, prêtes à tout. A quoi bon lutter contre elles? Prenez donc avec confiance une once de *Syllabus,* sans lequel on n'arrive à rien aujourd'hui . . .

C'est à peu près le quart des articles que contenait la Pancharte ; l'avenir vous fera voir les autres.

Quant au charlatan gascon, il n'avait qu'un pauvre petit escabeau devant lui, couvert d'une misérable serviette d'avocat retors. Au-dessus était une tire-lire, d'un côté, et une boîte, de l'autre, pleine aussi de catholicon qu'il débitait

d'un air piteux. Il se disait Franc ou *Français*, à cause du vœu qu'il avait fait de n'ouvrir la bouche que pour mentir. Sa pancarte portait :

Catholicon subtil et
concentré
d'Orléans
pour les Fourbes.

Car n'ayant ni la plume ni la parole pour se distinguer de ses confrères, il avait résolu de les surpasser tous par son impudence, et de se montrer, comme on le lui disait tous les matins :

Cuirassé de forfaits, de bassesse et d'audace.

Il en vivait. « La honte sent bon, disait-il, quand elle rapporte. » Montalendroit, qui connaissait tous les valets de la curie romaine, l'avait surnommé « le plus vil de tous », ajoutant qu'il vivait :

Dans un tas de fange profonde,
Comme un poisson jeté dans l'onde,
Ne s'en porte que mieux ; c'était son élément.

Il se morfondait fort devant son escabeau, combien qu'il fut affublé du caban de M. de

la Bouillie ; occasion que les laquais et estaffiers, se moquant de lui, l'appelaient M. Peslay, à cause de son caban Pellé. Et pour autant qu'il représentait un groupe d'Orléanais sans sexe et cafards, il conservait quelques clients.

Mais la vogue commençait à venir au troisième charlatan, tenant boutique à l'enseigne de la *Défense* ; sur quoi un plaisant s'était écrié :

La Défense ! Bon Dieu, le cœur m'en saigne,
Je savais bien qu'ici l'on vendait du poison,
Mais je n'aurais pas cru qu'on y mît une enseigne.

Il avait le regard enflammé, la figure enluminée, le teint couperosé, comme un homme en fureur, et l'on disait en le voyant :

Son camail n'a plus qu'un bouton,
Mais son nez en a plus de trente.

Son chef était couvert d'une mitre en papier changeant, moiré bleu, blanc, rouge, simulant le chapeau de cardinal qu'il ne pouvait avoir, s'étant montré, dans sa jeunesse, libéral comme Pie IX, voire même ultra-libéral, puis défenseur bruyant du Saint-Siége, mais interprète

honteux du *Syllabus*, plus tard adversaire furibond du Concile et bientôt son plat partisan, en sorte que sa foi variait comme les flux de sa bile, acclamant tour à tour, de sa voix éraillée, l'*attentat italien* ou le *péril social*, toujours criant, virant, girant comme une vieille girouette, et content, pourvu qu'il fît bruit.

A la vérité, la drogue de ce rhéteur sans théologie était souveraine, venant tout droit du Sacré-Cœur, bien qu'il eut mépris des jésuites qui le lui rendaient bien. On le disait fils de grande dame, des mieux titrée dans le noble faubourg, où il avait, comme Mermillard, de Bonnerès et tant d'autres, longtemps coqueté dans sa jeunesse, étant le protégé du vieux La Bouillie, le protecteur du jeune, vrai chef de Ligue, en un mot, s'il pouvait être chef de quelque chose.

Toujours est-il que son catholicon concentré, enivrant ses vieilles pénitentes, avait fait merveille au 16 mai. Il avait troublé la vue et surpris la confiance du gardien des lois. Depuis lors, ce charlatan promettait de faire vivre ensemble, moyennant sa drogue, les renards, les hibous et les oies, au grand

ébahissement et gaudissement de la France, qui s'était mise à rire pour ne pas pleurer de ces sinistres pantalonades. Voyez, disait sa pancarte, quelles sont les vertus de ma drogue ! Bahut en prend tous les matins, dans un poisson de lait d'ânesse, pour oublier ses quatre élections manquées, et la Bouillie en couvre tous les soirs son souriant visage, afin de guérir son bredouillement de langue et de pensée. Le maréchal Double-Six (ainsi nommé parce qu'il pose toujours) en est tout confit, et le général Dutrot en parfume chacune des instructions qu'il adresse à son ami Saint-Benest. Enfin, c'est à mon catholicon que le capitaine de L'un doit, comme tant d'autres, d'avoir eu l'esprit d'échanger son mauvais cheval contre un bon siége, et l'ex-gendarme Cracy de Moyen-Court, qui ne ferait pas même un bon garde champêtre, de s'être montré, dans sa guerre au Clyso-Pompe, un triste et plaisant préfet tout ensemble.

C'est ainsi que le Syllabus fait tourner toutes les têtes, pour leur bien, s'entend, et rend tous les hommes simples et souples, comme de petits enfants, n'ayant plus la responsabilité de leurs actes, mais s'en rappor-

tant à la conscience de leurs directeurs, qui n'en ont guère, comme on le pense bien, puisqu'ils renoncent à être quelqu'un pour s'appeler Légion et que, selon l'esprit de leur ordre, auquel ils doivent sacrifier jusqu'à leur honneur : « *La fin justifie les moyens.* » C'est pourquoi il était dit dans la pancarte de ce charlatan, que les nombreux cas de folie, démence, insanité, idiotie, stupidité, provoqués par les nouvelles doctrines cléricales et réservés autrefois dans la Bulle *in Cœna Domini,* étaient lavés à plein et levés sans réserves par cette nouvelle drogue catholico-jésuitico-romaine.

Mais il est temps que, des baraques de ces saltimbanques, je vous conduise en la salle des États.

PROCÈS-VERBAL

de la

GRANDE ASSEMBLÉE

de la

SAINTE-LIGUE

QUI S'EST TENUE LE MOIS PASSÉ A PARIS

Monsieur le Duc de la Bouillie, comte d'Imbroglio, Prince du Saint-Empire, Garde des Sots, et Président du Conseil, sollicité par un grand nombre de Ducs, Duchesses, comtes ou vicomtes, marquis et barons de vieille ou de fraîche origine ; par nos Bons-Pères, les compagnons d'Ignace, ses directeurs et les nôtres ; assisté de Messieurs : le duc des Cages, le comte de Mot, le chevalier de Foutrou, Lutèce, le petit vicomte d'Ane-Court, valet de chambre ; le maréchal Saint-Genest des Caboulots ; Ches-

necourt ; Baudet-d'Asnon ; Paul de Cassacrac ; le noble Vil-encens, ce type de l'honneur et parfait modèle du gentilhomme moderne ; le duc d'Affreux-Paquet ; le vicomte de L'un, cuirassier des dames ; de Verminy, l'ami des hommes, car :

Du côté qu'il les voit, les hommes sont égaux.

Et une foule d'autres agents du Gésù, convoqués en la grande assemblée catholique tenue en la salle des Petites-maisons, pour organiser la Sainte-Ligue, voulurent qu'avant de commencer une aussi pieuse entreprise, on fit une procession solennelle au Sacré-Cœur, à Montmartre. Aussitôt, Monsieur le doyen de Sorbonne, Caudataire du Pape, fit convoquer les Facultés et dresser, par son bedeau, le programme de la cérémonie, qui fut tel :

En tête, le dit Doyen de Sorbonne, Caudataire du Pape, vêtu de sa robe doctorale avec camail et rochet, un hanchecol dessous la barbe et la tête rasée de frais, portant l'épée de Saint-Louis au côté, et sur l'épaule, la pertuisane de la Pucelle, qu'il ne quitte jamais, même de nuit.

Marchaient à la suite du Doyen : les Professeurs, Bacheliers, Licenciers, Docteurs et Agrégés, avec leurs grandes robes jaunes ou rouges, noires ou oranges, selon les Facultés, et tous les pieux et prévoyants élèves qui s'étaient rangés sous la bannière de Notre-Dame des bons examens.

Puis venaient les prêtres, vicaires et curés de Paris, à la tête de leurs Paroisses, Confréries et Congrégations, portant toutes : bannières du Sacré-Cœur, de Notre-Dame de Bourdes, de la Salette, de Pontmain, et autres divinités du Panthéon moderne. Parmi eux se voyaient un grand nombre d'anciens curés gallicans, chantant bien haut la Palinodie, de peur d'être dénoncés ; et se remarquaient entre tous, à cause de leur taille, l'abbé Sisson, plein des souvenirs d'Antony, l'abbé Loyson, jadis le rampart de Sorbonne, et Bossuet le long, lisant ses Offices dans un Incunable à vignettes.

Et suivaient, trois par trois, des milliers de religieux, clercs ou séminaristes en surplis, moines français et étrangers, Capucins, Jacobins, Célestins, Augustins, Théatins, Carmes chauds et déchaux, Frères-Prêcheurs,

Dominicains de l'Ordre et du Tiers-Ordre, Prémontrés, Oratoriens, Bénédictins, Barnabites, Lazaristes, Maristes, Liguoristes, Passionistes, Rédemptoristes, Ignorantins à rabats bleus, blancs, noirs, de toutes formes, provenances ou couleurs ; et des religieuses plus nombreuses encore, étonnant le regard par la variété de leurs accoutrements et formant plus de cent ordres divers dont personne ne soupçonnait l'existence.

Après ces beaux-Pères venaient les gens de Robe ou de Haute-Cour, les Conseillers, Présidents de chambre et Grand-Juges, procureurs, avocats, substituts, avoués, notaires, huissiers et officiers de justice haute, moyenne et basse, dont l'indépendance est bien connue, étant tous élèves ou fruits-secs des Jésuites, qui aiment à peupler de leurs créatures les Parquets, avec lesquels ils ont souvent affaire.

La Cour des Comptes et le Conseil d'État, tout composé de sacristains ou de marguillers bien pensants, étaient au grand complet. Un certain nombre de députés et de sénateurs, prenant le titre d'assistants au trône Pontifical ou de chevaliers du Syllabus, des nobles à

brevets du Pape, comme le comte de Chaudordain, de Pimodan, Papetti et le baron de Mas-Latrines, s'étaient joints à la Magistrature.

Puis arrivaient tous les évêques et archevêques pour lors présents dans cette grande Capitale, ainsi que les abbés crossables ou à crosser, supérieurs ou chefs d'Ordre, se tenant sous de superbes dais de soie cramoisie, garnis de plumes et d'hermine, en signe de leur préséance canonique sur tous fonctionnaires civils ou militaires, étant de foi, dans l'ordre moral, que le spirituel domine sur le temporel.

Monseigneur de Paris venait ensuite entouré de son chapitre, de son clergé, de sa maison, en laquelle s'était rangée la congrégation de Notre-Dame de France, association de grandes dames sottes et de grosses bourgeoises vaniteuses, qui demandent la restauration des privilèges.

Enfin se montraient, presque sur la même ligne, Monsieur le Nonce et Monsieur le Provincial des Jésuites, ayant derrière eux le Conseil des Ministres : Monsieur le Duc de la Bouillie, le duc des Cages, le comte de Mot,

le chevalier de Foutrou, Jaunet, Lutèce et les autres, portant un grand Sacré-Cœur en la place du leur et le *Syllabus* en leur cervelle.

A leur suite marchaient, un grand cierge de cire jaune à la main et le visage couvert d'un voile qui ne permettait pas de les distinguer, divers princes et princesses de Paris, de Nemours, d'Aumalle ou d'ailleurs, au milieu desquels se tenait un gros homme claudicant, ventripotent, tellement absorbé dans ses oraisons jaculatoires, qu'il ne voyait rien de ce qui se passait autour de lui et se laissait conduire comme un somnambule par les Bons-Pères et les prêtres, qui le gouvernaient. Quelques-uns l'appelaient : *le Roy*, mais la plupart attendaient, pour lui donner ce titre, que le Pape le lui eut conféré, en lui faisant prêter serment d'obéissance et de restauration du Saint-Siége. Dans cette attente, les Prélats, les Nobles, les Magistrats, les Généraux s'empressaient à lui plaire ; mais les Bons-Pères avaient seuls accès auprès de lui.

Le Cortège s'étant arrêté, tous les membres du Conseil se retournèrent, et l'on vit, qu'outre leur Sacré-Cœur, ils portaient devant et der-

rière une banderolle croisée de fleurs de Lys et de *Syllabus*, avec ces mots : *in magnis voluisse sat est*, voulant dire par là qu'ils ne cherchaient pas à rien fonder, mais à tout empêcher.

Lorsqu'ils furent arrivés, en cet équipage, en la chapelle du Sacré-Cœur, à Montmartre, Monsieur le Doyen de Sorbonne, retirant son hauchecol, son épée et sa pertuisanne, monta en chaire, où il prouva, par beaux et bons arguments, qu'il avait fait la république sans le vouloir, à une voix de majorité, et qu'il ne méritait ni les brocarts ni le sobriquet d'*homme unique* qu'on lui donnait dans les écoles, comme le prouvait son brevet de Caudataire du Pape : ce qui fut cause que l'on fit circuler dans l'assemblée le quatrain suivant :

Vainement maint témoin le charge,
Mais son brevet le tient au large,
Et nous fait dire en souriant :
Ma foi, c'est un grand innocent.

Aussi jura-t-il, en terminant, que s'il avait fait la république malgré lui, il saurait bien l'empêcher de s'établir, afin de mériter toujours

que les Bons-Pères voulussent bien le protéger, lui et ses œuvres, ses enfants et les enfants de ses enfants, qui sont sans nombre, invitant les assistants à faire de même et leur montrant, par son exemple, la vérité de ce texte : *Beati pauperes Spiritu.*

Après quoi, la messe fut chantée en feux-bourdon, par Monseigneur le Nonce, ayant Bahut et La Bouillie à sa droite, les archevêques de Lyon et de Paris à sa gauche, faisant diacres et lui témoignant par leurs génuflexions combien ils sont bons valets du Saint-Siége, prêts à lui sacrifier leur honneur et la France. Puis les chantres entonnèrent le *Quam dilecta tabernacula tua*, pendant lequel les membres de la Sainte-Ligue, qui avaient reçu convocation spéciale, passèrent en la sacristie pour y prendre un Sacré-Cœur en drap rouge et se rendre de là dans la grande salle.

Celle-ci, de récente construction, rappelait, dans ses dispositions, la salle du *jeu de Paume*, dont les Ligueurs, comme on sait, veulent effacer jusqu'au souvenir. De chaque côté, de grandes tapisseries, à sujets historiques, cachaient la nudité des murs. Au milieu et au-

dessus de la tête du président, était un grand Christ, de facture moderne, qu'on pourrait dire symbolique, car il n'avait qu'un bras cloué en la croix, l'autre étant libre et tenant une épée nue qu'il brandissait avec cette inscription : *Super te et sanguinem tuum*, comme qui dirait : «Vous ne m'échapperez pas, je vous aurai vivants ou morts,» ce qui est bien, en effet, la devise des Bons-Pères.

Quant aux tapisseries, on les avait certainement appropriées à la circonstance.

En la première se voyait l'histoire du Veau d'or (Exorde XXIII), vraie figure de nos discordes civiles, Moïse et Aaron (ou Thiers et Grévy), représentant la justice et le droit, tandis que les partis sacrifient tout au Veau d'or de leurs convoitises.

En la seconde était l'histoire d'Absalon, qui fit un coup d'État sous prétexte de sauver le peuple, et qui fut cruellement puni de son forfait.

La troisième représentait l'Égypte, regorgeant de tout bien, mais qui, tenue en tutelle par ses prêtres et incapables de se conduire, fut envahie par une multitude de Barbares-Hicksos, disciplinés pour la piller.

En la quatrième se voyait Pépin-le-Bref

s'emparant du Pouvoir à l'instigation du Pape Zacharie et allant à Rome relever le Saint-Siége.

La cinquième nous faisait voir saint Ignace jeune encore, mais malade, rongé de vices et de débauches, ayant jusque-là traîné sa vie dans les camps, et faisant vœu de la consacrer à la Vierge s'il recouvrait la santé.

La sixième, dont le dessin reproduisait l'École d'Athènes, réunissait tous les Régicides de la Compagnie de Jésus, la tête ceinte d'une auréole attestant leur sainteté : saint Jacques Clément, saint Ravaillac, saint Guinard, Jean Chatel, Barrière, Damiens, et autres pieux disciples de Mariana, que la Société tient en réserve pour inspirer aux Chefs d'États la crainte salutaire du Gésù.

La septième semblait être à l'adresse des Souverains-Pontifs, représentant les Papes Innocent XIII, Clément XIII et Clément XIV, qui, n'ayant pas aimé les jésuites, ont été foudroyés par un ange ou par le poison.

La huitième, au contraire, montrait par l'exemple du Paraguay, le bonheur des peuples qui s'abandonnent aux Bons-Pères, chantant des cantiques tout le jour, et rendant la nuit le

debitum conjugale aux sons bénis de la cloche du couvent.

La neuvième donnait les portraits des premiers membres de la Congrégation, rangés autour de Charles X signant les Ordonnances.

En la dixième se voyait la France vouée au Sacré-Cœur, par Beau-Castra, en la chapelle de Paray-le-Monial. Les Universités, Séminaires et Collèges se mettaient peu à peu au régime des *Exercices spirituels* de Loyola, et les générations s'acheminaient en longues processions vers un point de l'horizon où se lisait : Pologne, Espagne, Autriche, et plus loin : Charenton.

Le sujet de la onzième était le Chapitre de Saint-Denis, entonnant le chant du *Syllabus* et de l'Infaillibilité sur les tombes de Louis XIV et de Saint-Louis, fort étonnés de ce tapage indécent. Un gros abbé truand, ribaud, secrétaire du Primicier Marais, gallican relaps, tenait dans ses mains la Bulle d'Institution de la Primatie du Chapitre, et s'écriait en riant : « *C'est notre pourboire.* »

Enfin, la douzième et dernière tapisserie représentait le Cabinet du Nonce, où se tenait le Conseil des Ministres, avec un fil télégraphique correspondant au Vatican.

Ces douze tapisseries recouvraient les parois de la salle à dextre et à senestre. Aux deux extrémités se voyaient encore :

Le miracle de Gaëte, c'est à savoir comment on rend les papes dociles. Pie IX, précipité du haut d'une estrade dont les anges avaient nuitamment scié les supports, était miraculeusement recueilli et sauvé par les Bons-Pères, à qui il faisait vœu de se confier dorénavant.

Le Serment de la Ligue, c'est à savoir comment on dompte les nations libérales. Sous la conduite des Bons-Pères, des groupes d'enfants, de jeunes gens, d'hommes mûrs, pris dans tous les rangs de la société, choisis dans toutes les classes, surtout parmi les plus influentes de l'administration, la magistrature et l'armée, faisaient le vœu de défendre la foi (des Jésuites) *usque ad effusionem sanguinis*, et, peu à peu, ces Ligueurs, se répandant dans le monde et s'y voyant en force, déclaraient la guerre à toute idée libérale et condamnaient le pays, sous peine de troubles et de misères incessantes, à se soumettre ou à se démettre entre leurs mains.

L'un des personnages de cette dernière tapisserie paraissait être le duc de la Bouillie lui-même, ayant un écriteau devant l'estomac, disant : *quæque ipse misserrima vidi;* et un autre derrière le dos, portant : *quorum pars magna fui,* ce dont il se montrait tout fier et souriant. Près de lui, dans la même attitude de satisfaction de soi-même, se tenait l'évêque d'Orléans, qui l'encourageait du regard et du geste, s'écriant : *me me adsum qui feci.* Dans le lointain, les P. P. Tondini, de Damas et autres, se cachaient le visage en souriant.

L'introduction des principaux Ligueurs dans la salle de leurs séances souleva quelques difficultés qui amenèrent un peu de retard. Comme vicaire du Vicaire du Christ, le nonce réclamait la préséance sur tous autres, ce que Monsieur le Duc de la Bouillie, pris ici sur son fort, qui est la vanité, ne voulut jamais consentir. Il fallut, pour accorder les partis sans blesser les amours-propres, qui sont l'âme même de la Ligue, recourir au subterfuge de deux portes ouvertes sur l'Estrade, lesquelles permirent l'entrée simultanée du Nonce et du Duc, des Magistrats et des Prélats, des civils

et des militaires, de tous les personnages, en un mot, nobles ou non, ecclésiastiques ou laïques, sans qu'aucun d'eux cédât rien de ses prétentions ou de sa morgue; ce qui laissait fort heureusement subsister entre eux toutes les vanités, jalousies, rivalités qu'ils mettent au-dessus de tout, même de la France, et qui rendent possible la coalition de leurs convoitises sous l'égide du Sacré-Cœur.

Enfin, lorsque tout le monde se fut rangé, placé, casé, et que le silence eut commencé de s'établir, on entonna le *Veni Creator;* après quoi, Monsieur le Duc de la Bouillie, se levant, dit :

HARANGUE

de Monsieur

LE DUC DE LA BOUILLIE

COMTE D'IMBROGLIO

PRINCE DU SAINT-EMPIRE.

Messieurs,

Vous me serez témoins que depuis que j'ai entrepris l'exploitation du *Péril social*, je n'ai rien négligé pour qu'il devint une vérité et mettre ainsi les intérêts de la Sainte-Ligue au-dessus de ceux de la France.

Vous savez que ma première expédition de l'Ordre Moral, que nos ennemis appellent une piteuse cacade, a eu pour conséquence la proclamation de la République. J'ose dire que celle-ci, quelle qu'en soit l'issue, que nous

en sortions, comme l'immortel Ducrot, morts ou victorieux, aura pour conséquence d'irriter, de précipiter la Révolution, ce qui doit être et ce qui est, en effet, le but constant de nos efforts conservateurs, afin de nous ramener tous, par l'excès de nos maux, au pied de la croix. *O crux ave!* Invoquons saint Ignace, Messieurs.

Les choses ayant pris, jusqu'à ce jour, le contre-pied de nos souhaits, puisque la république commençait à s'affermir et la paix à se faire, vous avez vu avec quelle diligence j'ai su provoquer un 16 mai après le 24, renverser un ministère qui osait n'avoir qu'un duc, et quel duc! parmi ses membres, et finalement mettre à la porte, comme ayant fait mal, une chambre que j'avais empêché de rien faire.

Messieurs, je ne vous remémorrai pas mes faits et gestes ; vous les connaissez. Ils m'ont valu la noble impopularité que l'insignifiance de ma personne ne me permettait pas d'espérer et à laquelle je dois, par délégation des Bons-Pères, l'insigne honneur, non de gouverner, mais de régenter la France aujourd'hui.

Or, s'il est vrai, comme l'enseigne notre saint

Père Ignace, qu'on mène les hommes par l'espoir et la crainte, en les caressant et en les effrayant tour à tour, vous savez tous, Messieurs, que nul pays n'est plus accessible que celui-ci, tout peuplé d'hommes d'esprit et de femmes de nerfs, aux folles terreurs de l'imagination, et combien il se livre aisément, pour ce motif, à ce qu'un grand maître appelle la *piperie des mots*. C'est pourquoi, après le *Péril social*, qui fait toute notre force, nous avons inventé le *radicalisme latent*, qui peut tout justifier. Il faut maintenant aller plus loin, car :

Qui ne va point chez les Duchesses,
Qui à Paques n'entend deux messes,
Qui n'a des chapelets au col
Mérite y avoir un licol.

Il y a quarante ans, Messieurs, alors que Montalendroit, n'ayant pas encore reçu des Jésuites de Bruxelles la noble compagne qui devait si bien éteindre et cacher ses derniers feux, réunissait autour de lui le P. Lacordaire, le Président Foisset, le pieux Ozanam, le P. Gratry, Cochin, moi indigne, et tant d'autres qui avions écrit sur notre drapeau cette fière devise des Polonais : *La liberté pour vous*

comme pour nous, il n'y avait qu'une manière de comprendre et de pratiquer la liberté, qui est de faire aux autres ce qu'on désire pour soi-même. Pénétrés des Principes de 89, nous demandions le gouvernement du pays par le pays, et tous ceux qui venaient à nous, c'est-à-dire à l'Église, le faisaient sous le drapeau de la liberté, qui était alors celui de Pie IX. Nul de nous n'aurait osé dire que la tolérance est un crime ; la liberté de la presse, une folie ; le mariage civil, un concubinage. Nous abhorrions ces doctrines et Montalendroit pouvait dire aux applaudissements des prêtres et des laïques : «O, chère et sainte liberté ! malgré les sots (les Veuillot) qui te blasphèment et malgré les méchants (les Jésuites) qui te souillent, tu seras toujours le meilleur remède à tous les maux, comme la plus belle récompense à toutes les vertus. Dussé-je passer pour un vieux radoteur, pour un triple sot, ou ce qui est pire, pour un triple hérétique, tu seras jusqu'à mon dernier soupir, le cri de ma conscience et de mon cœur.»

A ces nobles accents, le monde tressaillait d'allégresse ; la raison et la foi, s'étreignant sous les regards de Dieu, les cœurs s'enflam-

maient, les haines s'éteignaient, Berryer, Lamartine, Ledru-Rollin s'asseyaient côte à côte aux banquets de la liberté, et la Révolution de 1848, comme celle de 1789, demandait et recevait les bénédictions de l'Église. Libérale et chrétienne, la France était unie, grande et forte.

Mais quel aveuglement était le nôtre, Messieurs! *O crux ave!* Humilions-nous au pied de la croix!

Il était impossible que la curie romaine tolérât dans l'Église une foi raisonnable, et, près d'elle, une puissance rivale de la sienne. Nul n'ignore comment s'accomplit le miracle de Gaëte, qui sauva la vie à Pie IX et le convertit au Gesù. Aussitôt les Bons-Pères, auxquels mon noble ami, le comte de Fallax, venait de rouvrir les portes de la France, se mirent en mesure de refaire notre éducation et nous apprirent à distinguer deux libertés : la *bonne*, qui est la leur, la *mauvaise*, qui est celle des autres. La *liberté du bien* fut pour nous une révélation et notre Évangile libéral devint tout à coup le *Syllabus*. Saint Escobar priez pour nous!

Grâce à ce *distinguo*, qui fut un coup de théâtre et de maître, nous avons pu, sans

violer nos principes, faire hier la Sainte-Ligue de l'union libérale avec les républicains contre l'Empire, et faire aujourd'hui la Sainte-Ligue de l'union cléricale avec l'Empire contre les républicains. Nous pouvons invoquer la liberté de la presse et supprimer tous les journaux; blâmer la candidature officielle et la pratiquer hardiment ; réclamer le droit de réunion et fermer tous les cercles ; nous pouvons, en un mot, nous dédire, nous contredire sans en éprouver aucune honte ; car, Messieurs, vous sentez-vous des Jeanf. . . . . ?

Eh bien donc, puisque les consciences formées à l'école d'Ignace n'ont plus de scrupules, elles sont naturellement à nous, c'est-à-dire à la Sainte-Ligue, à laquelle nous avons juré de tout sacrifier *usque ad effusionem sanguinis!* Car, Messieurs, on nous calomnie, on nous outrage, lorsqu'on nous prête des vues quelconques, des projets arrêtés. Nous ne nous appartenons point, et, loin d'être des hommes de parti et de vouloir rien établir, rien fonder, nous n'accepterons aucun régime qui n'ait reçu au préalable l'assentiment du pape. Voilà comment nous aimons la France, comment nous sommes catholiques avant tout ! et les Bons-

Pères sont en réalité le seul trait d'union qui existe entre nous!

Monsieur le Nonce, chargé de concerter nos manœuvres, vous dira si je me trompe. Il est plus maître ici que chez lui, puisqu'il dirige nos évêques, surveille nos journaux et règle nos pélerinages. Il nous a été d'un grand secours dans la perpétration du 16 mai, d'abord en faisant publier la Bulle d'institution de l'Université romaine de Lille, qui a fait voir qu'il n'y a plus de lois organiques en France, ni de gouvernement pour les appliquer; ensuite en provoquant l'évêque de Nevers à lever l'étendard de la révolte, ce qui a nécessité l'ordre du jour du 4 mai et les événements qui s'en sont suivi. Enfin, c'est lui qui tient en quelque sorte notre existence entre ses mains, puisqu'en ordonnant les pélerinages vers Rome, il peut toujours susciter une prise d'armes avec l'Italie, derrière laquelle se tiennent la Prusse et l'Europe. Je vous prie donc de l'écouter avec la plus grande déférence, nul n'étant plus interressé que lui au succès de notre entreprise, qui doit :

Sauver Rome et la France
Au nom du Sacré-Cœur.

A ces mots et sur un signe de l'évêque d'Orléans, l'assemblée ayant entonné le pieux cantique, Monsieur le duc de la Bouillie dut s'interrompre un moment, puis reprit :

Messieurs, voyant que toutes nos catholiques inventions ne servaient qu'à rendre la France plus libérale, prête à nous renvoyer les mêmes députés, afin de sortir au plus vite de ses misères, j'ai résolu de vous convoquer en Union conservatrice de ce qui est.

Je sais bien qu'ici il n'y a que nos amis et que vous voudriez tous voir la république au diable. Mais nous ne pouvons y parvenir qu'après de longues guerres, la ruine et la confusion de ce pays. Car la paix remet tout en ordre et rend à chacun son droit. Vous ne devez donc pas la désirer, non plus que moi, et je défie qui que ce soit de prouver que j'ai depuis six mois négligé aucun stratagème, aucune ruse, pour la rendre impossible. Nous avons forcé les Princes d'Orléans à se démettre et renvoyé le comte de Chambord en exil, en exigeant de lui la responsabilité ministérielle, ce qui nous a valu de sa part cette héroïque

réponse : *qu'il ne serait jamais le roi légitime de la Révolution.*

O noble Prince, tout imbu de l'esprit du *Syllabus*, élevé en la grotte de Manrèse, rompu aux *Exercices spirituels* d'Ignace, qui exaltent l'imagination jusqu'au délire, qui dépriment la volonté et la raison jusqu'à l'ineptie ! O magnanime enfant du Gesù, non, tu n'es plus quelqu'un ; tu es l'ombre de quelqu'un, le digne représentant de notre Père Ignace, et il n'y a pas à craindre que tu rentres jamais en ce pays, où les chassepots partiraient tout seuls, et où tu ne serais plus qu'une cause permanente de guerre civile, ce qui te vaudrait, comme le reconnaissent ingénuement tes amis, les sourires de la Sainte Alliance ! *Adoremus !*

Il n'y a donc de possibles que nous, c'est-à-dire les classes dirigeantes dirigées par les Bons Pères. C'est pourquoi je supplie cette catholique assemblée de tenir la main à ce que personne ne parle jamais de fonder quoi que ce soit. Restons sur le terrain de la Constitution, telle que nous l'entendons, bien entendu, c'est-à-dire toujours révisable par nous, à notre profit, en sorte que la France ne goûte jamais

avec elle ni sécurité ni repos ; je vous jure qu'avec votre assistance nous brouillerons si bien les choses que d'ici trente ans ni vous ni personne ne verra la fin de l'Ordre moral.

Je sais bien qu'en ces matières temporelles et politiques, qui n'intéressent directement ni la foi ni la raison, le droit appartient au nombre, c'est-à-dire à la France. Mais nous avons, ce qui vaut mieux, le fait, et nous le maintiendrons. Nous avons l'armée, les tribunaux, l'administration et surtout la loyale épée, sans laquelle.... vous m'entendez bien.

Prions donc, Messieurs, pour que tous les bons confesseurs et prédicateurs, magistrats et préfets à poigne, officiers d'académie ou de cavalerie déploient une activité dévorante en faveur de la Sainte-Ligue et nous conservent en la soumission de nos bons amis les Jésuites, que Dieu garde !

Monsieur le duc de la Bouillie ayant terminé son oraison, promena sur l'assemblée son regard souriant et satisfait, pour solliciter des applaudissements. Mais il n'en recueillit que

fort peu, et, dans un mouvement de mauvaise humeur, ayant laissé choir la plaque du Tiers-Ordre des Saintes-Prétentions qu'il portait toujours, un plaisant dit aussitôt :

Vous voyez que ce bon apôtre
A nous endoctriner a perdu son crachat,
Mais il s'en va couvert des nôtres.

Puis Monsieur le doyen de Sorbonne, caudataire du Pape, clama à haute voix : *Humiliate vos ad benedictionem*, après quoi Monsieur le Nonce, tout enflammé d'une belliqueuse ardeur, commença en ces termes :

ORAISON

de

MONSIEUR LE NONCE

VICAIRE DE NOTRE S. P. LE PAPE

tombé en enfance mais toujours infaillible.

Je me réjouis et suis tout hors de moi, ô seigneurs Nobles et Bourgeois plus papalins que le Pape, de vous voir ici rassemblés pour un sujet si grand et si catholique. Et, d'autre part, je me sens gêné au souvenir de certaines opinions soutenues par ces messieurs du *Correspondant* ici présents, et je crains de voir renaître parmi vous cette antique faction des catholiques libéraux qui lancent et renient tour à tour leurs déclarations contre les manœuvres

ultramontaines. Mais, en ce moment, une seule chose me paraît nécessaire : c'est que la paix ne se puisse établir que tous les Français n'aient péri de misère comme de glorieux Machabées.

Guerra! la guerre donc ! la guerre ! ô généreux et magnanimes Français ! Car toutes les fois que l'on parle de paix avec ces gredins de radicaux, il me semble qu'on me donne un clystère à l'encre ; sans compter qu'il vaut beaucoup mieux, pour la tranquillité du Pape, que les Français se déchirent entre eux et chez eux, plutôt que de recommencer la guerre contre le Saint-Siége. C'est pourquoi, à vous dire le vrai, le Très-Saint-Père n'est guère en peine que ce soit Chambord, d'Orléans ou Loulou IV qui triomphe, puisqu'il les tient également tous les trois dans les filets de la Sainte-Ligue.

Ce qui le touche, c'est qu'il touche ; c'est qu'il reçoive toujours les annates, dispenses, amendes, commendes et prébendes qui font si grassement vivre la cour de Rome, ainsi que l'admirable denier de St-Pierre qui monte à tant de millions chaque année, et les riches et continuels cadeaux pour anniversaires de fêtes, naissance, ordination, couronnement, trente-

naire, cinquantenaire et autres dons quotidiens ou périodiques, en bon argent monnayé, pour être admis en la présence et baiser la mule ; sans compter les incessants envois que nous font vos couvents de femmes et de filles, grâce à la pieuse légende de la captivité du Pontife, qui attendrit les bonnes âmes ; en sorte que tout l'or et l'argent de ce beau pays passe en celui de Rome, ce qui, de toute ancienneté, a fait de la France la Vache-à-lait du Saint-Siége, tant est inépuisable la bonne foi de ce peuple ingénu ; car la foi la meilleure est bien sûr celle qui paye le plus.

Disputez-vous donc, déchirez-vous tant que vous voudrez ; le pape n'interviendra pas dans vos affaires, Chambord le sait bien, aussi longtemps que les revenus de Flandre, de Bretagne, de Provence ou de Vendée ne lui manqueront pas et que les cardinaux, dont il impose le patronage à toutes vos œuvres, recevront les dix-mille écus que chacune d'elles est tenue de leur payer. D'autant plus grande et révérée sera sa sainteté que vous serez plus affaiblis. Vous êtes scandaleusement riches en comparaison des autres peuples, et ce trop plein de prospérité serait un danger pour l'Europe et

pour vous-mêmes, si notre Sainte Mère l'Église toujours prévoyante, n'avait soin de vous en débarrasser par les mille ingénieux canaux de la superstition.

Ne parlez pas de ce qu'ont fait vos pères ; c'est de l'histoire ancienne.. Continuez d'enrichir la Curie romaine, si vous voulez qu'elle seconde vos projets. A Rome, nous ne connaissons point le Sacré-Cœur et n'estimons guères le *syllabus* que nous avons rédigé pour vous ; mais nous admirons la *furia francese* avec laquelle vous vous servez de ces fétiches pour raccoler les suppots du Gésu et faire pièce aux radicaux. Prêchez hardiment l'infaillibilité, doctrine louche, et, partant, d'un effet sûr pour nous rendre maîtres des peuples et des rois ; voilà l'essentiel ; car si le Pape est juge infaillible des lois et des mœurs, il devient par là même l'arbître de la destinée des nations. Il est écrit en effet : « *Je te donnerai toutes ces choses,* » admirables paroles dont le concile du Vatican a fait une vérité.

Mais pour en revenir à moi, je vous dirai le fin mot de ma mission qui se tire du Xe chapitre de Matthieu : « *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée.* » Et rien ne m'est plus

recommandé, en effet, comme il l'a été à mes prédécesseurs et le sera à mes successeurs, car la vérité ne change point, que ce que je lis chaque jour en mes instructions secrètes, qui est de vous exhorter sans cesse à la guerre entre vous. Ici nos intérêts sont identiques. Vous ne pouvez sauver les Bons-Pères qu'en prolongeant l'interrègne des lois, et le Saint Siége a toujours plus d'action dans un pays divisé que chez un peuple uni. C'est pourquoi, fidèles à la politique du Sénat Romain, dont les grandes familles cardinalices perpétuent les traditions et la bonne foi, nous ne laissons jamais nos voisins en repos, et lors même que nous avons fait la paix avec eux par de bons Concordats, outre que nous nous ménageons le droit de les interpréter, nous tenons en réserve, avec une légion de moines et de frocards pour les appliquer, un arsenal de bulles, de décrets, de doctrines, que nous montrons ou que nous cachons, selon l'occurrence, et qui, nous permettant toujours de nous dire lésés, persécutés, nous fournissent sans cesse des moyens d'agitation.

Vous savez ce que, depuis trois siècles, nous avons fait en Pologne, en Espagne, en

Autriche, pour les amener où elles sont et où vous serez bientôt, s'il plaît à Dieu. Déjà, par la Bulle *Unigenitas*, il y a cent ans, nous avons mis ce pays à feu et à sang et rendu la révolution inévitable. Plus tard nous avons noué la coalition contre Bonaparte, dirigé la Congrégation sous Charles X, agité les dernières années de Louis-Philippe et proclamé le *Syllabus* sous l'Empire. Nous sommes donc, non seulement une puissance, mais la seule sur laquelle vous puissiez vous appuyer pour vous maintenir au pouvoir; et nous le savons.

Sous le premier régime de l'Ordre moral nous avons concentré nos couvents, multiplié nos congrégations, discipliné nos confréries, acheté ou subventionné la plupart de vos journaux, et acquis pour nous seuls, en dépit de vos lois, le droit de réunion et d'association. Sous le deuxième Ordre moral nous avons conquis vos administrations, vos tribunaux, vos armées, introduit nos créatures jusque dans les plus humbles fonctions, tourné à notre service vos agents de tous ordres, et finalement passé la revue de nos forces au moyen de nombreux pèlerinages. S'il faut une troisième crise pour achever de capter la magistrature et

l'armée, nous la ferons. Mais, dès à présent, maîtres de votre Conseil d'État, de vos Ministères, de vos Pouvoirs constitués, nous sommes maîtres du pays, et nous le resterons si vous voulez bien nous aider à entretenir une salutaire frayeur, qui est le commencement de la sagesse, *timor Domini initium sapientiæ*. En ce moment, comme l'a finement observé votre président : «Il ne s'agit pas de rien fonder, mais de tout empêcher,» puisqu'à la faveur du désordre nous nous emparons de tous les emplois, et, qu'une fois en place, n'étant d'aucuns partis, bien malins seront ceux qui nous en feront déloger.

Un autre point que j'ai à traiter avec vous, c'est le rétablissement du Pouvoir temporel du Pape, que nous ne pouvons pas abandonner, puisque c'est, aujourd'hui, notre meilleur prétexte pour agiter l'Europe. D'ailleurs, si le pape n'était plus une puissance politique, s'il n'avait plus d'États, la curie romaine n'aurait plus les innombrables fonctions de légats, prolégats, sublégats, ablégats qui lui rapportent de si bons bénéfices pour entretenir ses vertus. Mais comme elle a parmi vous de nombreux agents, qu'elle rétribue de vos propres deniers contre

vous-mêmes, elle saura bien se défendre. Je dois seulement vous prévenir que vous n'aurez jamais ni sécurité, ni repos, tant que vous n'aurez pas tout sacrifié, la Bourgogne et la Champagne s'il le faut, à la restauration du pouvoir temporel du pape.

Mais ce n'est pas le moment de vous parler de ces choses. Le cardinal-archevêque de Lyon vous dira sans doute les engagements qu'il a dû prendre, lui ou son chancelier, pour passer d'une cure de village, dont il est digne, à la Primatie des Gaules qui lui va comme l'Instruction publique à Brunet.

Eh! malheureux, qu'allais-je faire? Bien qu'il n'y ait plus de scrupuleux parmi vous, j'allais oublier que je suis porteur d'indulgences plénières pour tous ceux d'entre vous qui, résolus à faire triompher la Sainte-Ligue *par fas et nefas*, pourraient se renier, se parjurer, se déshonorer, si ce n'est déjà fait. Allant au devant de vos désirs, notre Saint Père le Pape vous accorde donc huit cent mille ans d'indulgences et pardons de vos fautes passées, présentes ou à venir, afin que, l'âme allègre et la conscience légère, vous engagiez hardiment la lutte et que la guerre soit toujours avec vous. *Et Bene-*

dicant vos omnipotens Papa, et Sancta curia romana et Spiritus Sanctus Loyola! Amen!

Monsieur le nonce s'étant assis, le doyen de Sorbonne se leva, et profitant de ce qu'il faisait fonction de Maître des cérémonies, il prit la parole en ces termes :

ANTIENNE

de

M. LE DOYEN DE SORBONNE

PORTE-QUEUE DU PAPE.

Très illustre et Très auguste Synagogue,

Tout ainsi que la vertu de Thémistoclès s'enflammait à la vue des trophées de Miltiadès, je n'ai pas moins sujet, lorsque j'assiste à ces nobles tournois d'éloquence, de m'échauffer dans mon harnois doctoral pour vous exposer en un langage solennel le genre de concours que vous devez attendre de notre *Alma Mater*, la fille aînée de nos rois.

Et sans entrer dans un plus long exorde, je vous ferai remarquer que si je n'ai jamais su tenir ma classe, je sais fort bien morigéner

cette Université, afin qu'elle ne fasse pas concurrence aux nôtres, jusqu'à ce que son Conseil, tout composé d'évêques, la supprime ou la livre au Pape.

Mais j'ose dire, sans que ce soit par le devoir de ma charge, qu'il ne sera point nécessaire d'en venir à cette extrémité. Si les écoles spéciales font des esprits faux, les nôtres font des esprits souples, lesquels, loin d'être libre-penseurs, ne sont pas penseurs du tout, vu qu'on ne saurait donner le nom de pensée à ce rond-rond éclectique, à ce Carotisme ou Janétisme, comme on l'appelle, qui, depuis trois générations, sert de tremplein pour escalader l'Institut. Nos jeunes maîtres, comme vous savez, s'ils veulent rester en place, sont tenus de feindre les sentiments qu'ils devraient avoir, ce qui élève l'âme, ou, tout au moins, car le scandale est plus à redouter que le vice, de déguiser habilement leur incrédulité sous le voile léger d'un dilettantisme de bonne compagnie, qui les empêche de prendre jamais rien à cœur, les désarme ainsi contre nous, et les condamne à n'être toute leur vie, comme les Gazier, les Gaucher, les Raimbaud, que des valets de lettres. De là vient qu'il n'y a plus rien de

sérieux, aujourd'hui, et que le genre de littérature que les Grecs appelaient *Blague* est devenu si naturellement et si vite celui de toute la presse bien pensante, qui la répand dans les hautes classes.

A cette première considération sur la nature des esprits que nous formons, j'en ajouterai une seconde : c'est que l'Université a toujours suivi les errements du bon Rollin, qui, lui-même, a suivi ceux des jésuites pour éviter leurs attaques ; en sorte que toute l'éducation de ce grand pays est, depuis longtemps, exclusivement littéraire ou romanesque, façonnant l'homme pour le service du Prince, quel qu'il soit, et la femme pour le plaisir de l'homme, puisque l'homme a droit au plaisir, selon la belle maxime de notre grand Père Félix.

Il suffit donc de mettre la direction de l'Université en de sages mains, pour en tirer, comme je viens de dire, des âmes souples, romanesques et serviles, prêtes à honorer nos Sacrés-Cœurs d'un sourire et à protéger, nos faux-miracles de leur silence. C'est tout ce que nous pouvons exiger, car il vaut mieux tolérer un semblant de libre conscience plutôt que de l'étouffer tout entière. Et il n'y a pas

jusqu'à nos facultés de théologie, dont on vous demande la suppression, qui ne puissent servir, au contraire, à propager les pures doctrines romaines et à introduire l'ultramontanisme dans nos mœurs et dans nos lois, en le faisant enseigner dans nos chaires officielles, par nos professeurs officiels, rétribués par l'État.

Je n'en dirai pas davantage. Vous connaissez, Messieurs, la fermeté de mes convictions, l'intrépidité de nos caractères. Mon noble ami Decideça ou de Sacy vient courageusement de flageller Pascal, et depuis longtemps j'ai tâché de prendre ce pauvre Bossuet sous ma protection. Ce sont là des actes à deux fins comme nous savons en faire, des exemples d'indépendance qui font voir le genre d'héroïsme dont nous sommes capables. J'ai expliqué dans de solides écrits qu'on ne lit pas assez, j'oserai même dire, qu'on ne lit pas du tout, à cause de leur poids, mais qui n'en ont pas moins valu un bref du Pape à la Pucelle....

A ces mots, le doyen de Sorbonne fut interrompu par un applaudissement général et prolongé qui fut cause que, reprenant son hanchecol, son épée et sa pertuisane, il cria tout

haut : *j'ai dit*, et pendant que Monsieur l'archevêque de Paris lui succédait à la tribune, on fit courir dans la salle le quatrain suivant :

Ces gens d'Universités catholiques !
Sans croire en Dieu ni en son Fils,
Voudraient bien manger les reliques
Et avaler le crucifix !

SERMON

de Monsieur

L'ARCHEVÊQUE DE PARIS

AU NOM DU CLERGÉ SÉCULIER.

Messieurs,

En présence de cette grande et pieuse assemblée je ne puis que m'humilier devant les secrets jugements de Dieu qui fait abonder la grâce où abondait le péché : *ubi abundavit delictum ibi surabundabit gratia.* N'est-ce pas une chose merveilleuse, en effet, de penser, Messieurs, que notre Sainte-Ligue, maintenant si unie, si pure, a commencé, il y a trente ans, par un ramassis de gens tarés, tels que les Brucker, les Marchal, les Chauvelat, et de

voir la concussion, le vice changés tout à coup en sainteté. Par là se montre la toute puissante vertu du *Syllabus* qui tourne ainsi les cœurs et blanchit si bien les consciences.

La France doit ouvrir les yeux à ces prodiges et contempler avec admiration : Ces hommes d'État, qui, hier incrédules, brûlent aujourd'hui du saint zèle de se déshonorer pour la foi; Ces généraux, si humbles au dehors, si fiers au dedans, impatients de prouver leur bravoure contre leurs concitoyens; Ces prélats, qui n'acceptent de servir leur pays qu'après en avoir secrètement sollicité l'autorisation d'un Prétendant exotique; Ces politiques, enfin, qui ne croyaient pas que la chute de l'Empire fût trop cher payée au prix de deux provinces, et qui relèvent l'Empire, devenu clérical, au risque peut-être de deux autres provinces. O Prodiges! ô miracle! ô Dieu que vos jugements sont impénétrables, *quam terribilia judicia tua!* C'est toi, ô divin *Syllabus*, qui accomplis ces merveilles, qui fais qu'il n'y a plus ni traîtres ni parjures parmi nous, et que tous les partis s'embrassent, en attendant qu'ils s'égorgent, sous les auspices du Sacré-Cœur.

Il me semble revoir ce beau temps où les chrétiens, couverts de crimes, allaient les expier en massacrant leurs frères albigeois, qui sont les radicaux d'à présent. O saint Morny, et toi Saint-Arnaud, braves chefs d'aventures et d'aventuriers, qui avez travaillé nuit et jour, mais surtout la nuit, à la consolidation de l'Ordre moral ! Et toi, Prince des doctrinaires, lesquels sont aussi des aventuriers ! toi qui nous a enseigné à *faire marcher la France* en la dépravant ; toi qui as eu le courage, étant protestant, d'imposer aux autres le *Syllabus* et l'infaillibilité, et qui es mort de ton dernier mensonge authentiquement constaté ; n'es-tu pas le vrai promoteur de notre Sainte-Ligue, qui sauvera la France comme tu as sauvé Louis-Philippe !

Mais je ne puis, comme Pasteur de ce diocèse, me remémorer sans attendrissement l'exemple de conversion touchante et de piété sincère, à jamais mémorable, que nous a donné ce grand, ce saint Patriarche si bien nommé Vil-encens, lequel ne pouvant, hélas ! sacrifier son honneur à notre cause, résolut de repousser les annonces de ses pénitentes à trois francs qui ne lui apporteraient pas un billet de

confession, ce qui fait que nos jeunes vicaires, malgré leur ardeur, ne suffisent plus à les satisfaire. Et il jura, ce champion de la foi, ce pieux Machabée, ce divin Martyr, de jeûner toute sa vie plutôt que d'encaisser à l'avenir de l'argent non-catholique. O prodige du *Syllabus! De stercore erigens pauperem!* De là vient que ce saint Patriarche fut choisi pour être l'organe de ces dames, la trompette de l'Ordre moral, et que les Lorettes et les Duchesses se reconnurent de même famille, ayant mêmes plaisirs et mêmes joies. Voilà comment la bonne odeur du *Rufiano* a remplacé le parfum rance de l'*Univers*, car :

En ces présentes conjonctures
Il est bon d'avoir un égout
Où verser toutes les ordures.

Quant à ma conversion, bien qu'il soit écrit : *nec te laudes, nec te vituperes*, il est très-vrai que je n'étais pas jésuite autrefois. Les ultras prétendaient même que je sentais le fagot à cause d'un mandement très-vif que j'ai lancé jadis contre l'*Univers* et les gens de plume, que je déteste, voulant agir à la sourdine. Mais les

Bons-Pères vinrent me montrer, sous le voile de pieuses intimidations, les beautés de leur Sacré-Cœur, et bientôt, fatigué de lutter à mes dépens contre les doctrines perverses de Gury et de Liguori ; voyant que les libéraux se désintéressaient des questions religieuses, et que l'État donnait ses faveurs à ses pires ennemis, aux partisans des doctrines romaines, je pensai, comme tous mes confrères, qu'il était absurde de faire la guerre plus longtemps, et de gallican que j'étais, je devins ultramontain, ce qui me valut l'archevêché de Tours, bientôt celui de Paris, le chapeau de cardinal et le reste. N'ai-je pas bien fait de me convertir ? Mon courageux prédécesseur est resté fidèle à la vérité. Qu'y a-t-il gagné ? Il suffit de lire les dépêches Washburne pour voir, qu'abandonné des libéraux et du Gésu, il est mort bien plutôt de son opposition aux Jésuites que des violences des brigands de la Commune. La leçon n'a pas été perdue ; maintenant tous les fidèles sont cléricaux, tous les cléricaux sont ultramontains. Pourquoi soutiendraient-ils les droits de l'État qui lui-même y renonce ? Je sais bien que le clergé pleurera amèrement un jour l'abandon qu'il a fait de ses franchises et de

ses traditions; mais alors ni vous ni moi n'y serons plus ; à chaque jour suffit sa peine.

Aujourd'hui la Ligue existe et elle est toute puissante, ainsi que je l'exposais récemment à notre Saint-Père le Pape en le suppliant de ne se point prononcer entre les trois partis qui la composent, et qui, par leurs déchirements, font la faiblesse de la France, mais qui font aussi notre force. Que deviendrions-nous, Messieurs, que deviendraient nos Bons-Pères, grands artisans de troubles, si l'entente s'établissait en ce pays ! Il faut donc l'empêcher à tout prix.

C'est le vœu de tous les Prélats fidèles à Rome. Chaque évêque, en effet, a dans son diocèse un séminaire, et par conséquent des Jésuites, qui veulent s'en emparer pour s'emparer des familles, et, par suite, il est fatalement condamné, si l'État l'abandonne, à devenir tôt ou tard leur dupe ou leur complice.

Le clergé séculier est libéral, plus difficile à conduire, et si nous n'avions pas un conseil d'État clérical, à notre dévotion, il aurait bientôt reconquis contre nous son indépendance. Les prêtres savants sont un embarras ; les ignorants sont un ennui ; il faut, pour tous, un bras de fer, une police vigilante, qui les

tienne sous la menace incessante de la divulgation de leurs fautes imaginaires ou réelles. Tel est, aujourd'hui, le gouvernement de l'Église. Il n'est pas sans inconvénients, plongeant le prêtre dans l'abjection. Il serait sans danger, si les ordres religieux, fesant concurrence au clergé, ne venaient pas lui enlever toute considération et le prix de ses veilles.

En effet, toutes les fois que le Pape, faible ou craintif, abandonne l'exercice de son Pouvoir aux Bons-Pères, les faveurs pleuvent sur le clergé régulier et les Couvents se peuplent d'âmes brouillonnes, ambitieuses, tandis que les Séminaires se dépeuplent, comme il arrive en ce moment où les sujets nous coûtent fort cher. C'est pour éviter ce désordre que nos prédécesseurs réclamaient l'intervention de l'État. Je ne dis pas que les Couvents, qui, depuis trente ans, se sont multipliés sans règle et sans contrôle, sont maintenant trop nombreux et qu'ils absordent trop d'âmes et trop de richesses en proportion des services qu'ils rendent ; mais ce trop plein peut venir un jour et mettre le clergé de paroisse dans une situation intolérable, d'où sortirait une révolution comme celle de 89. C'est à vous, très-hono-

rables Messieurs, qu'il appartient de conjurer ce péril. La bonne proportion qui doit exister entre les deux clergés, le régulier et le séculier, varie, je crois, entre le cinquième et le dixième. Lorsqu'elle dépasse ce chiffre en plus ou en moins, il y a malaise ; une catastrophe est inévitable. Divers symptômes donnent à penser qu'en ce moment le bas clergé tenderait volontiers la main aux radicaux. Il souffre cruellement de l'amovilité des desservants, ou de ce qu'il appelle le despotisme Épiscopal, d'autant plus dur, qu'il n'est, le plus souvent, que le despotisme de Grands-Vicaires irresponsables et jaloux. C'est le levier au moyen duquel on a jeté les Prélats dans les bras de Rome, en les menaçant de soulever contre eux leur clergé, ainsi qu'on l'a fait, en 1870, pour leur arracher le dogme de l'infaillibilité. Mais aujourd'hui, c'est du côté du peuple que se tourneraient les bons prêtres, si la société civile ne les traitait pas comme des parias, qui n'ont aucun recours devant aucune juridiction, contre l'arbitraire de leurs supérieurs. Il est donc urgent, puisque nous sommes maintenant Romains, que nous le soyons jusqu'au bout, ou que la théocratie avec ses

lois absolues s'établisse définitivement parmi nous, si nous ne voulons pas que le clergé secondaire nous échappe.

Ce n'est pas qu'il ait aucun parti pris pour ou contre aucun dogme; non, grâce à Dieu, il en a tant vu qu'il est prêt à croire tout ce qu'il plaira à Rome de nous envoyer: l'assomption de la Vierge, la divinité de Saint-Joseph, etc. S'il a été unanime, en 1866, à repousser le *Syllabus*, c'est parce que le *Syllabus*, interdit par l'État, pouvait faire naître un conflit et renverser la marmite. Sauf cela, il est sans préjugés, bien pensant, prêt à tout, et fait son service comme un soldat monte sa garde; car « Nous aussi, disait l'immortel Bonnechose, Nous avons des hommes de corvée à faire marcher, et ils marchent. » Tout l'esprit moderne de l'Église est dans ce mot, qui dira aux âges futurs ce que nous avons fait de la Religion, et quelle a été la foi et la bonne foi de notre époque.

Allez donc hardiment de l'avant, très-nobles et très-illustres Messieurs, pour étouffer le *radicalisme* qui n'est nulle part plus *latent* que dans le clergé. Rétablissez pour lui les tribunaux d'exception et d'inquisition, comme

le demande le juge incomparable de Rodez, M. de Bonald. Faites des lois qui enjoignent à tout Français de se laisser endoctriner, ensyllaber et enpéleriner sans mot dire ; qui interdisent à tout jamais, sous toutes ses formes, paroles, écrits ou dessins, la liberté de l'erreur et par conséquent la propriété aux méchants, car vous le savez : *le vice n'a pas de droits ;* qui impose à tous fonctionnaires, députés, sénateurs ou ministres un conseil de conscience, non pas honteux et caché, comme celui que vous avez maintenant en la personne de votre confesseur, mais public, officiel et rétribué par l'État. Voilà les conditions d'un bon gouvernement selon Dieu.

En attendant que vous ayez pris en faveur du clergé les mesures qu'il attend de votre haute sagesse et qui vous assureront à jamais son concours, je ne cesserai d'interdire les prêtres indifférents aux dévotions du Sacré-Cœur et du *Syllabus*, les quelles ne sont pas de foi, mais sont bien plus que de foi, étant des moyens sûrs d'agitation et des instruments de guerre civile. Et pour célébrer dignement ce but de nos constants efforts, je fais chanter pendant tous les jours de cette Sainte Semaine

après la messe le beau cantique : *Da bellum Domine in diebus nostris*, car la guerre contre la raison est la joie du bon prêtre. Amen.

Pendant que Monseigneur de Paris regagnait sa place, comme il fallait toujours amuser et délasser les esprits par d'innocentes plaisanteries, on rappela les vers qui avaient été faits à Viviers, au moment de sa conversion, et qui disaient :

Monsieur vous serez cardinal,
Nous savons où vous tient le mal,
Mais que cela plus ne vous grève,
Et chassez ce triste dicton
Qui prétend que Monsieur Sanson
Vous doit le chapeau rouge en grève.

Après le clergé, le tour de parole était à la Noblesse, mais soit qu'il y eût conflit de préséance entre les deux orateurs qui devaient se faire entendre, soit toute autre cause, la tribune resta vide, et la séance fut comme un instant suspendue. On remarqua alors que tous les Ligueurs portaient la croix double, celle du Christ et celle du *Gesù*, en signe de leur

soumission absolue au Pape, ce qui donna lieu au quatrain suivant :

Mais dites-moi que signifie
Que les Ligueurs ont double croix ?
C'est qu'en la Ligue on crucifie
Jésus-Christ encore une fois.

Enfin, sur l'avis des Bons-Pères, l'orateur de la noblesse possédant fiefs l'emporta sur son concurrent et dit :

PROTESTATION

du Noble Duc de

LAROCHEPENAUD-BESACE-Y-A

VIDAME DE CHAMBORD

au nom des Lorgeril, Kerdrel, Belcastel

ou de la Noblesse fieffée.

Messieurs,

Il n'y a pas de calomnie plus sotte ni plus tenace que celle qui nous accuse de vouloir restaurer l'ancien régime, comme si c'était refaire le passé que de lui prendre ce qu'il avait de meilleur. C'est pourquoi je veux faire justice en deux mots de cette ridicule imputation.

Il y avait autrefois, vous le savez, Messieurs, trois corps constitués dans l'État : le clergé, la Noblesse et le Tiers ; et ces trois corps, qui se faisaient équilibre par leurs rivalités, qui bridaient le pape et le roi en se mettant d'accord, maintenaient ainsi leur mutuelle indépendance.

Une exécrable révolution a détruit cet ordre de choses, et, lorsqu'au retour de nos rois, nous avons voulu refaire l'alliance du trône et de l'autel, le clergé, retenu par le lien tout puissant du budget des cultes, s'est tourné du côté de la nation contre nous, et se mit à servir Louis-Philippe.

C'était blâmer notre attitude. Pouvions-nous souffrir un tel affront? Non, Messieurs. Après avoir vainement soudoyé les émeutes et soulevé la ville cléricale de Lyon, nous avons remis au Saint-Siége le soin de nous venger.

Trois gentilshommes, d'opinions différentes, mais également fiers de leur naissance et soumis aux Jésuites, le marquis de Regnon, le duc de Valmy et le Comte de Falloux, levèrent en même temps l'étendard de l'ultramontanisme et contraignirent les fidèles de bon ton à épouser les doctrines du Gésu. On connaît les en-

traînements de la mode. En peu d'années il n'y eut rien d'orthodoxe en France qui ne fût romain, et, bientôt, les évêques sacrifièrent à l'envi les traditions quatorze fois séculaires de leurs Églises.

La France s'émut. Beaucoup d'entre vous se rappellent encore, Messieurs, la mémorable séance de la Chambre des députés du 3 mai 1845, dans laquelle M. Thiers demanda et obtint, aux applaudissements du clergé libéral, la dispersion des Jésuites. Trois ans plus tard, Louis-Philippe était chassé à son tour, et les Jésuites, grâce à la loi Falloux, votée par M. Thiers, reprenaient possession de la France.

Voilà l'histoire, Messieurs, et cette histoire, c'est nous qui l'avons faite.

Autant nous avions été gallicans, autant nous sommes devenus ultramontains. Et l'on nous accuse de refaire le passé? quelle folie! Par les mots de *droit divin*, nous entendions autrefois que le Roi était indépendant du Pape, ne relevant que de Dieu; par les mêmes mots de *droit divin*, nous entendons aujourd'hui que le roi tient sa couronne du Pape et lui est soumis en tous ses actes de roi. Autrefois le clergé séculier, le seul qui soit libéral, na-

tional et vraiment français, était notre allié, notre force ; il nous a trahi, nous l'avons brisé, pour nous jeter dans les bras du clergé régulier, dont les légions se recrutent à Rome et qui cache bien souvent sous le froc de grands coupables, c'est-à-dire des hommes tarés, sans patrie, sans famille, le rebut des nations ! Nous avons donc changé du tout au tout, et cependant on nous appelle les hommes du passé !

Nos valets : Janicot, Bourgeois, Poujoulat, Guignol le Huppé, peuvent bien croire qu'ils défendent des principes. Nos principes sont nos intérêts ; nous n'en avons point d'autres. Nous défendons notre caste ; car nous ne souffrirons jamais qu'une Duchesse, fût-elle femme de ministre, soit tenue d'accueillir une Claude Vignon ! Voilà la vraie cause du 16 mai ; il n'y en a pas d'autre et votre président l'a suffisamment fait entendre lorsqu'il a parlé du *radicalisme latent*.

Ne pouvant gouverner, nous pouvons empêcher de gouverner, comme nous l'avons fait depuis quarante ans. Et, dès lors, notre rôle est tout tracé. Nous sommes les enfants, les élèves, les soldats des Jésuites, qui, eux, travaillent à restaurer l'ancien régime, ou plutôt la théocratie. Pour cela, fidèles au IVe exercice

spirituel d'Ignace, intitulé les *Deux Etendards*, que vous connaissez tous, il faut entretenir l'agitation en ce pays, propager le Sacré-Cœur, préparer des miracles et répandre à profusion les prophéties d'Orval et de saint-Malachie, dont le P. Ménestrier a montré il y a plus de deux cents ans la sottise, mais qui n'en sont que mieux l'Evangile du parfait légitimiste. Il faut accoutumer les esprits aux revenants, aux prodiges, pour les habituer à nous voir.

Et maintenant, Messieurs, si je ne craignais de blesser la modestie des Bons Pères qui nous dirigent, je vous dirais : «Ce n'est pas nous qui venons à la Ligue, c'est la Ligue qui vient à nous,» car avant même qu'elle fût née nous en étions l'âme. Et c'est pourquoi tout individu qui est gentilhomme ou veut le paraître, ce qui est la même chose, nous est acquis par le Sacré-Cœur. J'avais ce matin la visite d'un marquis de Roqueplante, devenu journaliste, n'ayant pu se résoudre à épouser une héritière idiote que les Bons Pères lui offraient. Il me disait qu'il n'y avait pas moins de dix-neuf Roqueplante membres de sa famille, à Toulouse, tous nobles, tous pauvres, tous au service des Jésuites et maintenant bien casés. Que vous en

semble? Voilà, Messieurs, comment on restaure les nations. Faites des lois, nous ferons les mœurs, et tôt ou tard nous vous dompterons ou nous vous briserons.

Ce fier langage ne parut pas être du goût de tout le monde. On se rappela certaines mésaventures récentes arrivées à de nobles seigneurs au Jeux, aux Courses, à la Bourse, et l'on dit :

Monsieur le Duc, ce ton hautain,
Entre nous ne doit faire prime,
Car menteur, escroc, libertin,
Dans un seul mot cela s'exprime
Et ce mot est... ultramontain.

Mais un orateur se présentant pour la noblesse militaire, le silence se rétablit dans la salle.

ALLOCUTION

du

CAPITAINE CASSACRAC

MATAMORE DU PAYS

au nom de la Noblesse d'aventure.

Messieurs,

Il faut bien, palsembleu ! qu'il y ait quelque chose de divin dans la Ligue, puisque le roi des drôles, mon aïeul, est devenu par elle le grand homme de l'*Époque* et m'a fait gouverneur du *Pays*, si bien que tout plat-pied que je suis, je me puis égaler aux hobereaux de l'*Union*. A quoi j'ajoute qu'ayant trahi mon parti pour assurer ma réélection, j'ai bien le droit de vous suivre, Monsieur le Président, et

de servir la Ligue, à tort et à travers, comme je l'entends, puisque les moines, les nonnes et les curés m'adorent comme un Machabée.

C'est pourquoi je jure par le corps Dieu et me donne à cent diables, que quiconque d'entre vous s'ingère de parler paix, je l'embroche et le tue comme loup gris.

Je me plaindrai ici de certains gentillâtres trembleurs, qui dissertent de légalité comme Robins, et se formalisent de ce qu'ils appellent mes effronteries, disant que j'ai renié mes Princes en misère. Mais jour Dieu! n'est-ce pas la preuve que j'ai tout sacrifié à la Sainte-Ligue et que vous pouvez compter sur moi à la vie, à la mort? Que m'importe qui règne, pourvu qu'au nom du Sacré-Cœur nous ayons bonne table, bon gîte et le reste? N'est-ce pas Capitaine de L'Un?

Voulez-vous que je vous dise la vérité? Je puis le faire sans inconvénient; on ne me croira pas. Ce pays a soif d'honnêteté, et il n'en trouve plus dans aucun parti. Nous brouillons ses affaires pour faire les nôtres ou tirer profit de ses misères; et depuis cent ans, le mandat de député est dans nos mains une patente, un fief. Nous ressemblons à des pom-

piers qui mettraient le feu pour l'éteindre ensuite. Le peuple finira par nous haïr.

Mon père, Messieurs, s'est enrichi dans l'ébène ; moi, je sers chez un maquignon. C'est vous dire que nous ne sommes pas fiers. Quant au point d'honneur, nous ne savons ce que c'est, et les comtes, marquis, barons, à brevets du Pape, qui peuplent le noble faubourg n'en savent pas plus long que nous sur ce point, n'ayant manié que le goupillon.

Si je crie bien haut et fais le matamore, Messieurs, ce n'est pas que je croie à Dieu ni à Diable, ni à quoi que ce soit qui puisse m'arrêter dans votre service ; mais c'est pour être plus en vue et, par conséquent, plus payé. Je me chaus du reste comme Vieillot. Je suis Capitaine, Messieurs, et capitaine fracasse ; mon rôle est de faire tapage ; à vous d'avancer la besogne. Mais je crois, morbleu, que vous n'en faites rien.

Sommes-nous donc ici pour discourir, ou pour agir vite et bien dans l'intérêt des Bons-Pères ? Il faut remuer le sol si avant et y enfoncer si bien la bonne graine qu'on ne puisse de longtemps l'en extraire, et que, fussions-nous battus, dispersés, il en reste assez pour

nous rappeler au plus vite. C'est ainsi qu'ont fait naguère les Jésuites de Montrouge et de Saint-Acheul ; aussi ont-ils provigné comme chiendent. Je vois ici tous les visages de la Congrégation, et, j'en pourrais nommer mille issus des nobles mariages que nous avons faits depuis cinquante ans.

Parbleu, Messieurs, lorsque l'on entreprend une affaire comme celle-ci, il faut la mener rondement, jusqu'au bout. Reculer, c'est trahir. La loi est femme ; elle veut qu'on la viole. Non-seulement vous avez le droit, mais vous avez le devoir de proclamer l'état de siége. N'hésitez point ; par ce moyen, vous assurerez double paye à l'armée, comme l'ont fait vos prédécesseurs pour la récompenser de ses hauts-faits ; et, du même coup, vous baillonnerez toute la presse ; vous interdirez ces consultations d'avocats coassants, ces réunions publiques et privées, ces distributions de livres et journaux, ces comités de propagande et d'informations qui éclairent inutilement le pays. Vous armerez vos agents d'un pouvoir discrétionnaire, et, terrifiant les populations, vous aurez enfin le *péril social* que vous cherchez vainement depuis si longtemps.

Je rougis, Messieurs, de voir que le chef des radicaux se promène encore dans nos rues ; que le *Journal des Débats* se permette d'avoir du courage et de l'esprit contre vous ; que le *Temps*, le *Siècle*, le *XIX*e *siècle* osent toujours paraître, et que le sinistre vieillard, dont le nom seul vous fait peur, ne soit pas encore dans un cul de basse-fosse. Dites un mot : avec quatre hommes et un caporal, j'en fais mon affaire.

Jour de Dieu, Messieurs, ayez donc le courage d'oser, et, sans vous piquer d'une ridicule générosité envers vos ennemis, reconnaissez que vous ne pourrez rien faire sans l'état de siége, non pour supprimer quelque pauvre petit journal, qui n'est pas plus malpropre que le *Français* ou le *Pays*, mais pour imposer silence à tous et faire cesser cette agitation qui réveille le patriotisme et tourne infailliblement contre vous. Le bien ne discute pas avec le mal ; la faux ne raisonne pas contre l'ivraie : elle la supprime. Quand on est le Bien, on est le droit, on est la force ; on invoque le Sacré-Cœur, ainsi que faisait Bahut, et l'on extermine ses ennemis. Sinon, comme le dit déjà la chanson :

Paris qui n'est votre proye
Vous renvoye
Avecque cent pieds de nez.

Certes, Messieurs, je suis grand partisan de l'appel au peuple, mais c'est à la condition qu'on le tiendra fortement à la gorge pour qu'il ne pousse pas de cris séditieux. Voilà la vraie liberté, la *liberté du Bien*, telle que l'enseigne Escobar et que la promet Rouhé.

Après cela, vivent les Turcs, les Cosaques, les Uhlands, pourvu que je fasse mes paniers avec eux et qu'ils nous délivrent des Rufians qui nous font concurrence chez ces dames ! Je dirai comme le bon Empereur Néron : « Que les éléments se déchirent quand je serai mort, je n'en ai souci. » Il me suffit d'être bon ligueur et de voir se prolonger l'incertain qui fait que je suis possible, sinon estimé. Cependant si vous voulez un jour élire un roy, prévenez-moi, que je puisse me retourner. L'important est qu'il y ait un pouvoir fort, qui m'impose à mon maquignon par un bon traité en bonne forme, et des fonds secrets pour moi et les miens, puisque nous n'avons jamais mangé d'autre pain.

Sur ce, Messieurs, je vous quitte pour aller prendre ma divine crême d'absinthe à l'eau de Lourdes, au cercle des Gourdins réunis dans les saints cœurs de Jésus, Joseph et Marie.

A peine eut-il quitté la salle qu'un plaisant s'écria :

Ce Docteur de feinte Union
Voudrait par sa doctrine folle
Du manteau de Religion
Faire une cape à l'Espagnole.

Puis un grand mouvement d'attention se produisit dans l'assemblée, dès que l'on vit paraître à la tribune l'orateur officiel et bien connu des jésuites :

DISCOURS

RÉCITÉ PAR CHESNECOURT

ÉLEVEUR

ASSISTÉ DU CAPITAINE DE L'UN

CUIRASSIER

au nom des associations cléricales.

Messieurs,

Une œuvre assez puissante pour retenir sous ses lois, courbés sous le même joug, les royalistes, les orléanistes et les bonapartistes, est à coup sûr la maîtresse de nos destinées. Telle est l'œuvre essentiellement politique de la Compagnie de Jésus. Cependant j'ose dire que ceux même d'entre vous qui la servent avec le plus de zèle n'en connaissent pas toute la grandeur.

Messieurs, depuis la mort du Dauphin, fils de Louis XV, qui l'avait solidement établie, la Congrégation, c'est-à-dire cette union d'ecclésiastiques et de laïques qui se servent tour à tour de prête-nom et d'appui, n'a jamais cessé d'exister, comme l'a reconnu M. de Frayssinous, en 1825. Elle a renversé Turgot, Calonne, Necker, et rendu la révolution inévitable. En dépit de M. Portalis, elle a reparu sous l'Empire, et repris possession du gouvernement sous Charles X. Un moment dispersée, elle a renversé Louis-Philippe pour reparaître en souveraine sous le second Empire qu'elle a successivement exalté et brisé.

Ce n'est point en un jour qu'elle a conquis cette puissance. Vous vous rappelez, Messieurs, les premiers et timides efforts de M. de Lamennais en 1808; la tentative plus hardie de MM. de Maistre et de Bonald, en 1818; enfin la seconde et bruyante campagne ultramontaine et radicale de M. de Lamennais, en 1830. Mais l'Église de France, quoique mutilée, eut encore assez de force pour obtenir alors le désaveu de cet agent compromettant du Saint-Siége. L'œuvre de la Ligue actuelle ne commença vraiment qu'en 1840, au moment où, à la prière

de Grégoire XVI, le Gésù se mit en campagne et convertit le fameux drôle que vous savez pour l'imposer à l'*Univers*. La loi Falloux fut, en 1850, notre premier triomphe.

Une fois en possession de cette loi, il fallut s'emparer des diocèses, en suscitant des conflits aux Evêques récalcitrants ; puis s'emparer de la presse, pour se maintenir dans les diocèses, ce qui fut l'œuvre de l'*Univers* et du *Monde* ; et s'emparer enfin de la librairie, pour dominer sur le clergé, la presse et l'enseignement, ce qui fut l'œuvre des congrégations de l'*Index*. Aucun libraire catholique n'oserait en France, aujourd'hui, publier une seule ligne qui n'ait pas reçu l'*exequatur* de Rome.

Cette admirable police étant établie sur le clergé et les fidèles, et consommée par la proclamation de l'Infaillibilité de la Curie romaine, il ne nous reste plus, Messieurs, qu'à procéder à la conquête de la Société civile, ou, comme on l'a dit avec raison, à l'enterrement des Principes de 89. C'est l'œuvre pour laquelle vous êtes ici rassemblés, œuvre qui sera longue et sanglante sans doute, mais glorieuse, et qui n'est rien, après tout, en comparaison de celle que nous avons accomplie,

depuis un demi siècle, en détruisant l'Église de France.

Pour y réussir, Messieurs les Politiques, nous ne vous demandons qu'une chose : Maintenez l'agitation, si salutaire aux âmes. Plus les gouvernements sont faibles, plus nous leur faisons sentir et payer le besoin qu'ils ont de nous. Chaque révolution nous procure de nouvelles libertés, chaque réaction de nouvelles faveurs. C'est ainsi que nous avons pu célébrer, en 1873, le premier centenaire de l'abolition de notre Ordre par l'avènement du premier ministère vraiment clérical qui ait osé se produire en France, et qui ne sera pas le dernier.

Ce n'est pas que nos Bons Pères, bien qu'ils préfèrent l'ancien régime, aient aucun parti pris politique ; non, ils ne cherchent sous tous les gouvernements que le bien de leur Ordre ; en sorte que caressant toutes les factions, sans en épouser aucune, ils introduisent partout cette bienheureuse agitation, à la faveur de laquelle nous viendrons à bout de ce pays.

Nos moyens d'actions sont considérables ; vous avez pu en juger au Concile du Vatican. Le dogme de l'Infaillibilité avait contre lui toutes les institutions, toutes les lois de ce

grand pays. Ses rois, ses États-Généraux, ses Parlements, ses Évêques, ses magistrats, ses docteurs n'avaient cessé de le combattre; et pourtant, tout cela s'est tû devant la police bien organisée du Gésù, et, vous-même vous courrez, comme dit Tacite, au devant de la Servitude. Là est le doigt de Dieu; la prophétie s'est accomplie : le Gésù règne, il gouverne, il domine.

Cette force immense, il la met à votre service, si vous vous donnez à lui sans réserve. Déjà il dirige vos conseils et s'étend de là dans toutes les branches de votre administration, pour se répandre jusque dans les fibres les plus tenues du corps social, en sorte qu'on ne puisse plus l'en chasser sans provoquer une réaction qui le rappellerait aussitôt. Mais ce n'est point assez. Il faut maintenant qu'il conquierre toutes les âmes.

Pour cela, Messieurs, nous avons couvert ce pays d'un réseau d'associations que nos adversaires ne peuvent, ni dissoudre, puisqu'ils sont libéraux, ni imiter, puisque nous ne le sommes pas; et cette application de la *liberté du bien*, qu'on appelait naguère un sophisme, s'exécute partout aujourd'hui sans révolter les

consciences. Qu'importe si elle provoque un jour des excès, puisque les excès sont toujours le prélude de notre rappel. Et d'ailleurs qui souffrira de ces excès? Le clergé séculier. Or, heureux sont ceux qui souffrent persécution pour la Justice! Où serait le mérite s'il en était autrement?

Ces innombrables associations prennent l'homme à son berceau, pour le conduire à sa tombe, et embrassent tous les actes de sa vie publique et privée. Rien n'échappe à leur contrôle. Nous les proclamons facultatives, aujourd'hui, parce que nous ne sommes pas les plus forts; mais, vous le savez, l'*erreur n'a pas de droits*, et dès que nous le pourrons, nous contraindrons tous les citoyens à se ranger sous nos drapeaux. Dans une société soumise au *Syllabus*, tout péché est un délit de droit commun que doit réprimer le gendarme. C'est ainsi qu'en Suisse, en Belgique, en Bavière, comme jadis au Paraguay, les Xaviériens, armés de bâtons, exercent dans chaque village la police de la foi.

Je n'ai point à vous exposer ici le mécanisme de nos associations, centralisées entre les mains de quatre Comités, dont on vous fera

connaître la nature. Mais je vous dirai le mot du Maréchal Lebœuf: «*Nous sommes prêts.*» Nous avons un personnel nombreux, dévoué, dont nous sommes sûrs; et si vous songez qu'en ces sortes d'entreprises l'essentiel est de commencer, car la haine engendre la haine, le sang fait couler le sang, vous comprendrez combien j'ai hâte de voir chacun de vous mériter la palme glorieuse du martyre.

C'est le vœu de celui qui représente parmi nous le Vicaire de Jésus-Christ; et, comme l'infaillibilité du Pape s'étend naturellement à son vicaire, lorsque Monseigneur le Nonce, qui aime si tendrement la France, s'écrie d'une voix inspirée : «la guerre! la guerre!» ce n'est point un conseil, c'est un ordre qu'il nous donne et qui ne permet plus de délibérer.

Oui, la guerre! la guerre sainte! la guerre civile, comme l'appelle hardiment le théologien dont on vient de traduire les œuvres, afin de dissiper nos scrupules. Dans l'Ancien Testament, dit ce savant docteur, Dieu ordonne la guerre civile, et David élevait son cantique vers le ciel lorsqu'il disait : « Béni soit le Seigneur mon Dieu, qui forme mes mains au combat et qui prépare mes doigts à la guerre.»

Jésus lui-même, dans le Nouveau-Testament, s'il a loué la foi du Centurion, ne lui a pas ordonné, selon la belle remarque de St-Augustin, d'abandonner la profession militaire, ajoutant même dans une autre occasion : « Que celui qui n'a point d'épée, vende sa robe pour en acheter une. »

C'est pourquoi, non content d'être prêt moi-même, j'ai voulu préparer les autres à cette guerre, sainte entre toutes ! Car vous savez que s'il n'est pas permis d'employer la force pour imposer sa foi, il est ordonné de tout faire pour la *défendre* et la *conserver*. Le Deutéronome (ch. XIII) prononce des peines sévères contre les mauvais conseils et les mauvais exemples ; et, de l'avis unanime de nos théologiens, lorsque l'on déclare la guerre aux méchants, ce n'est pas pour les contraindre à faire le bien, mais c'est pour les empêcher de faire le mal, ce qui est tout différent. La direction d'intention change le crime en vertu. C'est pour cette défense de la foi que vous êtes ici rassemblés et que notre Seigneur Jésus-Christ vous répète par ma bouche : « Que celui d'entre vous qui n'a point d'épée, vende sa robe et en achète une. »

Lorsque l'impie Antiochus voulut, par ses

décrets, changer la foi des Hébreux, Mathathias, assis sur un rocher du Mont Modin, méditant sur les malheurs de sa patrie, s'écria : « Mieux vaut mourir dans le combat que de voir la destruction des choses saintes. » Entouré de ses cinq fils, il leva l'Etendard de la foi, et, un jour, le héros principal de cette grande épopée vit apparaître en songe le prophète Jérémie qui lui remit un épée d'or en disant : « Prends cette épée que Dieu t'envoie, et avec elle, extermine tes ennemis. »

Et ce n'est pas assez de défendre sa foi comme Mathathias, il la faut conserver. « Celui qui n'a pas reçu la foi, dit l'ange de l'Ecole, ne saurait y être contraint ; mais celui qui l'a reçue dans son baptême, doit y être ramené *par la force.* » Et Cajetan, commentant cette admirable parole, ajoute : « Il y a trois choses que l'Église est tenue d'empêcher par la force : le blasphème, qui outrage la foi ; les insinuations, qui l'affaiblissent ; et les persécutions *ouvertes* ou *latentes*, qui se font, soit en punissant les bons, soit en récompensant les méchants. » Ce sont là trois motifs légitimes de prendre les armes. A quoi notre illustre Père Libératore ajoute : « Ce n'est pas seulement un

droit, c'est un devoir, puisque tout homme est tenu de rechercher en toute occasion la plus grande gloire de Dieu, *ad majorem Dei Gloriam.* » Il est impossible d'avoir la foi et de méconnaître ces grandes vérités connues des anciens eux-mêmes, eux qui luttaient, *pro aris et focis*, pour leurs autels, c'est-à-dire pour leurs prêtres d'abord, ensuite pour leurs foyers. « Frappez donc, répéterons-nous avec St-Bernard, frappez fort et sans crainte les ennemis de la croix, » car en vertu des rescrits des Papes Jean VIII, Léon IV et Nicolas Ier : « Tous ceux qui succomberont dans cette guerre sainte recevront la palme du martyre, » c'est à savoir l'absolution immédiate de tous leurs péchés et le droit d'être un jour placé sur nos autels. Courage donc, Messieurs, courage ! *Sursum Corda !* Mettez vos cœurs à la hauteur de vos desseins, et rappelez-vous la parole du Sauveur : « Que celui d'entre vous qui n'a pas d'épée vende sa robe et en achète une. »

A ces mots, il s'éleva une légère rumeur dans l'assemblée, dont la plupart des membres étaient prêts, sans doute, à prendre la parole,

mais non pas encore les armes contre leurs adversaires, et qui d'ailleurs ne voulaient point qu'on leur mît ainsi le pied sur la gorge. On entendit de divers côtés des *oh!* des *ah!* des *chut!* des conversations à mi-voix, mais très-animées, qui semblaient devoir troubler la bonne entente entre les Ligueurs. Et comme il fallait toujours que l'esprit goguenard et satyrique s'exerçât, et cela fort à propos, car il empêchait les esprits de tourner au tragique, on fit courir le quatrain suivant :

Je ne sais par quelle raison
De loi canonique ou civile
On jette les fous en prison
Quand les enragés vont en ville.

Et bientôt après cet autre :

Si pendre te voulais, tu ne ferais que bien,
Puisqu'on ne peut avoir de toi miséricorde ;
Mais si tu veux sauver quelque peu de ton bien,
Va te jeter à l'eau, tu gagneras la corde.

Cependant la bonne humeur et la tranquillité d'esprit ne revenaient point dans l'Assemblée ; en sorte que chacun se sentit comme soulagé

et tiré d'un grand embarras, lorsqu'un petit homme du Tiers, qu'on n'attendait pas, se glissant à la Tribune, vint faire diversion à ce fâcheux contre-temps, en disant :

APPEL

du

CITOYEN BONSENS-BONNEFOI

en instances pour introduire dans l'Église

la Congrégation

de Notre-Dame du Sens-Commun (hommes et femmes).

Messieurs,

Je ne suis pas républicain, vous le savez, et, depuis trente ans je me suis associé à toutes vos bonnes œuvres, cherchant et faisant de mon mieux le bien, ce qui n'est point chose facile dans les temps de Révolution, comme l'a dit M. de Bonald, mais ce qui me vaudra peut-être un peu d'attention de votre part. Car, à dire le vrai, nous cherchons tous le bien, et si nous ne le trouvons pas toujours,

c'est souvent parce que nous y mettons trop de zèle. Non-seulement nous voulons le bonheur des autres, mais nous voulons qu'ils soient heureux à notre guise, non à la leur. C'est beaucoup exiger. J'ai ouï dire à un ancien qu'il fallait *sapere cum sapientia*, être sage avec sagesse, et je lisais hier dans un historien, qui fut grand parce qu'il eût un grand cœur, ce tableau toujours vivant de nos discordes :

« Hommes de la même civilisation, s'écriait-il en présence des luttes si vives de la Restauration, nous devrions tous n'avoir qu'une seule voix sur nos relations civiles, et sur ce que chacun de nous a lieu d'exiger des autres. Pourquoi donc y a-t-il tant de controverses, tant de querelles, tant de haines sociales ? C'est qu'il nous manque un langage exact, propre à rendre nos désirs particuliers d'une manière qui se fasse comprendre à tous. Les volontés diversement exprimées paraissent contraires, quand elles sont le mieux d'accord ; l'hostilité des mots se transporte aux hommes. Nous croyons être ennemis, lorsque nous sommes frères, c'est-à-dire soumis aux mêmes intérêts et entraînés par les mêmes penchants.

Vive la république ! dit l'un ; *Vive la monarchie !* dit l'autre, et à ces mots ils s'entr'égorgent. Tous deux voulaient dire, sans doute, vive le bien-être des hommes. Ils se seraient embrassés s'ils avaient pu se comprendre. »

Je veux croire que cette belle pensée d'Augustin Thierry vous fera rentrer en vous-mêmes. Réfléchissez.

De peur d'être mal gouvernés, vous êtes d'accord, et c'est même le seul point qui vous unisse, pour empêcher tout gouvernement de s'établir. Le remède est au moins singulier, avouez-le, et certainement pire que le mal. Depuis quand est-il permis, soit en politique, soit en morale, de courir un danger très-réel pour fuir un péril imaginaire ? De plus, vous êtes obligés d'ajourner vos espérances. Vous avouez donc que le gouvernement que vous préférez est actuellement impossible. Dès lors, pourquoi ne pas laisser la France être heureuse à sa guise et se gouverner comme elle l'entend ?

Elle s'égare, dites-vous ! Qu'en savez-vous ? chacun de vous est-il plus sage que tous ? Et quel mal y aurait-il, après tout, à ce qu'elle commît quelques fautes pour apprendre à n'en plus faire ? *Fit fabricando faber*, c'est la loi

de nature. L'homme apprend à se conduire comme l'enfant à marcher : par l'expérience. Le fabuliste l'a dit :

D'abord il s'y prend mal, puis un peu mieux, puis bien ;
Puis enfin il n'y manque rien.

N'est-il pas honteux que le peuple le plus vieux, le plus policé de l'Europe, au moins sous le rapport de l'imagination et du goût, en soit aussi le plus enfant et le moins capable de se conduire? Et pourquoi? Il abuse de la liberté parce qu'il n'est pas libre, et il n'est pas libre parce qu'il abuse de la liberté. C'est un cercle; il faut en sortir à tout prix, fut-ce au prix de quelques excès, si nous ne voulons pas voir la France au ban des nations.

Vous n'aimez pas la république; soit! Mais aimez-vous mieux la monarchie? non, Messieurs. Il n'y a plus de foi monarchique en France, et personne ici, j'ose le dire, ne croit plus à l'efficacité des formes de gouvernement. Vous, monsieur le Duc, ce que vous aimez dans le Roy, ce n'est pas le roy, c'est le gentilhomme et tous les priviléges qui doivent en être la conséquence pour vous et les vôtres. Vous, monsieur le Président, ce qui vous séduit

dans la monarchie parlementaire, ce n'est ni la monarchie, ni le respect du droit et de la liberté, comme le prouve surabondamment votre conduite ; c'est le rôle que vous vous croyez appelé à y jouer un jour. Et vous, enfin, monsieur le Matamore, vous voyez dans l'Empire non la France pacifiée, heureuse, mais un régime d'Officiers de cour, de Chambres serviles et de Presse muette, qui vous rendrait les virements de Compte et les Pots-de-vin. Chacun prêche ici pour son Saint. C'est ce qui vous unit.

Voici maintenant ce qui vous divise :

Comme tous les partis qui s'éteignent, les royalistes sont tombés, à la suite de leur roy, dans de tels excès de mysticisme malsain et de servilité jésuitique, qu'ils sont devenus l'effroi de l'Europe et le Péril social. Ils sont, pour tous, un embarras bien plus qu'une force. Quant aux Orléanistes, il y en a de diverses sortes ; et, pour ne parler que du noble Duc qui nous préside et qui les représente officiellement ici, il est très-vrai qu'à l'exemple d'un personnage de la comédie italienne, avec lequel il a plus d'un trait de ressemblance, il dit la vérité en riant. La légitimité ne lui réservant que des

humiliations, il n'en veut pas, et, ne pouvant l'écarter, il n'a d'autre ressource que de traîner les choses en longueur pour attendre la mort ou l'abdication de son chef. Enfin, les Bonapartistes ont si bien soulevé contre eux tous les partis, qu'on ne peut songer sans terreur aux effroyables mesures de violence qu'ils devraient prendre pour se rétablir.

Maintenant, concluez.

S'il n'y a plus de foi monarchique, ce n'est pas un gouvernement de tradition, mais un gouvernement de raison qu'il nous faut ; et si, tous ensemble ou séparément, vous ne pouvez rien de bon pour la France, l'honneur ne vous commande-t-il pas de vous abstenir momentanément de ses affaires ?

Retirez-vous, abstenez-vous !

Mais le péril social, exclamez-vous ?

Messieurs, ne jouez pas, je vous en conjure, avec ce terrible mot de *Salut Public* que vous réintroduisez si imprudemment dans nos débats, et au nom duquel vous vous croyez tout permis. Le péril social, c'est vous : Retirez-vous, il cesse aussitôt.

Est-ce à dire que vous deviez priver la France de vos conseils et de vos lumières ?

Non, messieurs ; j'entends que vous vous retiriez de la politique militante, puisque votre conscience vous défend d'y prendre part avec honneur.

En 1830, le Péril Social était dans les Institutions qui menaçaient de nous ramener le gouvernement personnel. En 1848, il était dans les idées, dans les doctrines généreuses et saugrenues qui avaient fermenté dans le peuple. Aujourd'hui le péril social n'est ni dans les idées, malgré l'effroyable ignorance de ce pays, ni dans les institutions, puisque tous les partis sont d'accord pour vouloir un gouvernement libéral et parlementaire. Il est dans l'abaissement, je ne dis pas assez, dans l'avilissement des caractères, dépravés, cyniques, qui se contredisent, se parjurent sans respect d'eux-mêmes ni des autres et pratiquent effrontément le contrepied de ce qu'ils ont enseigné. Le péril social est dans l'existence même des Ecoles de perversion où se sont formés de tels caractères, sans dignité, sans moralité, sans principes.

Quant au péril de la foi, que vous invoquez pour expliquer vos palinodies, je vous dirai comme précédemment : Si ce pays a de la foi,

laissez-le libre, il saura bien la défendre ; s'il n'en a plus, à quoi bon lui imposer des superstitions qui lui répugnent et l'éloignent davantage de Dieu ?

Cependant, rassurez-vous, Messieurs. La France, ainsi que l'a très-bien dit Monsieur le Duc de la Bouillie, est profondément libérale et chrétienne, et ce ne sont ni les hallucinations du cléricalisme, ni les rêveries du positivisme qui la feront changer de sentiment sur ce point. Les républicains, s'ils l'ignorent ou s'ils l'oublient, s'en apercevront bien vite. Mais ce qui prouve par dessus tout que la Foi ne court aucun danger, c'est que, pour avoir un programme et un prétexte d'agitation, les fanatiques ont dû inventer cet absurde *Syllabus*, qui ne blesse pas moins la raison que l'Évangile, et qui, non-seulement n'est pas de foi, comme le savent tous les théologiens, mais qui ne renferme même aucune proposition susceptible de jamais devenir une matière de foi. Lorsque le capitaine de L'Un proclame plus ou moins naïvement son évêque infaillible, il n'est que drôle ; mais vous, M. Chênecourt, l'élève et l'ami des Bons-Pères, vous qui ne seriez rien et qui n'êtes rien, en effet, sans

eux, que prétendez-vous en faisant du *Syllabus* votre *Credo*? Vous voulez troubler les consciences, fanatiser les âmes, et voyant que les vrais dogmes sont partout respectés, vous en créez d'imaginaires. Est-ce de la foi, de la bonne foi?

Et nous, Messieurs, quand cesserons-nous d'être la dupe des rhéteurs? «Quand renoncerons-nous, disait un jeune philosophe, Léon Dumont, trop tôt enlevé à la science, à cette éducation de style, qui nous habitue à prendre des phrases pour des pensées, à confondre l'éloquence avec la vérité? Jusqu'à quand nos masses populaires, dépourvues de toutes connaissances positives, resteront-elles incapables de se tenir en garde contre les intrigants et les faiseurs, et se laisseront-elles prendre sans défense aux déclamations et aux promesses effrontées des prétendus sauveurs qui exploitent leur ignorance?»

Voilà, Messieurs, où est aujourd'hui le Péril social. Vous ne le rencontrerez ni dans les idées qui se propagent, ni dans les institutions qui nous régissent, c'est-à-dire dans telle ou telle forme de gouvernement, puisqu'à part un petit nombre d'exaltés rouges et blancs, nous

sommes tous d'accord, ou peu s'en faut, sur le minimum de garanties que doit nous offrir tout gouvernement, ou sur ce que vous avez si bien nommé *les Libertés nécessaires*. Le danger est donc dans l'existence de classes qui veulent être dirigeantes, et qui ne savent pas se conduire elles-mêmes, comme le prouvent les scandales de leurs feintes terreurs et de leurs trop réelles palinodies. Sachez donc, Messieurs, ajourner vos rancunes ainsi que vous avez ajourné vos espérances, et vous rallier sans arrière-pensées aux hommes de cœur qui ont entrepris de réorganiser ce grand pays, duquel un éminent professeur de l'Université de Genève, mieux en état que nous de nous juger, a pu dire en 1870, c'est-à-dire avant même ces explosions de fanatisme qui viennent de consterner l'Europe et dont notre caissier connaît le prix :

«La crédulité est fille de l'ignorance. Elle a pris en France, sous l'Empire, un développement effrayant. Les prêtres, dont le concours était nécessaire au point de vue politique, ont accaparé ou fait accaparer par les Jésuites en haut, par les Frères Ignorantins en bas, toute l'instruction publique. Pendant que les enfants

du peuple n'apprenaient, au lieu de l'écriture, l'arithmétique et l'histoire, que des versets de la Bible et des prières, l'éducation de toute la population féminine était aux mains de nonnes ignorantes et abruties de diverses congrégations. L'enseignement supérieur a été très-insuffisant ; toutes les ressources financières de l'État ont été absorbées par la Cour, par les militaires (pourquoi faire?), par la flotte, par une administration tracassière et stérile. Paris lui-même, avec ses établissements auxquels autrefois le monde entier se ralliait, s'est corrompu et est déchu. Il n'y a pas une institution de l'État, ni à Paris ni en province, qui puisse rivaliser avec une institution analogue en Allemagne. Point de Faculté, point de laboratoire, point d'école polytechnique, point d'école normale, point d'école des Mines qui mérite d'être placé à côté d'une institution allemande analogue. Tout est pourri depuis la racine de l'arbre de la science jusqu'à son sommet. Et cela est d'autant plus déplorable qu'il y a en France plus de savants de premier ordre, plus de vrais amis de la vérité qu'en Allemagne, où la science forme encore une corporation, une caste, et n'est cultivée que

par des professeurs, des maîtres qui en font leur état.

«La conséquence fatale de cette ignorance, c'est le fanatisme religieux, c'est l'empire illimité que les prêtres, pis que cela, que les moines crasseux de corps et d'esprit, exercent en province et dans les campagnes et qui n'a pas d'instruments plus dociles que les femmes; c'est l'agitation internationaliste dans les pays de fabrique, et le règne de la phrase dans les villes et dans la littérature. L'influence des prêtres, voués par état au culte de la rhétorique, dépasse tout ce qu'on peut imaginer, et la carte de l'ignorance est en même temps la carte de l'empire qu'exerce le clergé.

«Tel est le chaos qu'éclairent en ce moment les foudres de l'Allemagne, et il est difficile de prédire l'avenir réservé à ce peuple éprouvé. Mais il y a toujours, dans la population, un noyau solide, incorruptible, un ressort plein d'élasticité, comme aucun peuple ne le possède, un sentiment indestructible du beau, du grand, et une facilité de vivre qui lui permet de traverser les plus terribles catastrophes.»

Cette sociabilité, Messieurs, dont nous étions justement fiers autrefois, s'appelle tolérance,

lorsqu'elle s'exerce dans l'ordre des opinions ou des doctrines, et politesse, urbanité, charité, dans l'ordre des mœurs. Mais qui ne voit, hélas ! qu'elle tend elle-même à disparaître et que c'est nous, Catholiques, qui, dans ces derniers temps, excités par les Cafards incultes de Rome, par les Va-nu-pieds de l'*Univers* et du *Français*, nous sommes en quelque sorte exclus de la société polie, en portant à leurs dernières limites le mensonge, l'intolérance et la grossièreté, trois signes incontestables de notre infériorité mentale et morale. C'est pourquoi je vous conjure de nouveau, Messieurs, de faire trève à nos discordes pour reprendre tous ensemble, en Europe, à la tête du progrès libéral et chrétien, la place que nous y occupions si glorieusement il y a quarante ans et que nous n'aurions jamais dû perdre.

Mais je n'espère pas vous convertir. Je sais que vous n'êtes pas libres. Un grand nombre de jésuites étrangers ont trouvé un asile parmi nous, et il est aussi impossible de les ramener à nos idées que de nous soustraire à leur influence pernicieuse. Il n'y a maintenant que le pays qui puisse se sauver lui-même en délivrant le clergé de ces hôtes dangereux. C'est ce qui fait

la force, la nécessité, au moins momentanée, de la République ; c'est ce qui nous impose, en conscience, le devoir de nous y rallier sincèrement.

Et si j'avais, en terminant, un conseil à donner aux Républicains, je leur dirais : Cessez de former une secte étroite et jalouse ; renoncez à vouloir faire servir le gouvernement au triomphe d'une doctrine, positiviste ou autre, qui n'a rien à voir à la politique. L'État doit à tous la justice et la liberté ; si vous en faites une Église, et une Église sans Dieu, vous êtes pires que les Jésuites et la France a peur.

Évitez surtout les violences, qui, n'étant plus dans nos mœurs, tournent infailliblement contre ceux qui les emploient, et qui, d'ailleurs, ne sont point nécessaires si vous savez gouverner. On peut, sans mesures de rigueur et sans lois d'exception, disperser ou neutraliser les Congrégations malfaisantes, qui détiennent l'administration, la magistrature et l'armée et d'où vient tout le mal. Le pouvoir absolu, dont le pays va bientôt vous armer, est moins destiné à frapper de grands coups qu'à vouloir fermement et à faire constamment le bien.

S'il y avait eu de vrais républicains au Pou-

voir, c'est-à-dire des hommes aussi épris de la liberté que de la légalité, *qui la constitue*, et si, au lieu de traiter les questions religieuses avec une sotte ou malveillante insouciance, comme si elles n'étaient pas au même titre que les chemins vicinaux et les octrois, une partie de la politique, ces républicains avaient fait condamner à trois mois de prison et dix-mille francs d'amende les ecclésiastiques qui attaquent journellement les Lois organiques et les prélats qui les violent, le 4 mai n'eut pas servi de prétexte au 16 mai. Dira-t-on que ces lois ont besoin d'être révisées? soit; mais, tant qu'elles existent, elles sont ou doivent être en vigueur, étant le gage de notre indépendance vis-à-vis de Rome. Nul n'a le droit, pour sa politique d'un jour, d'aliéner le domaine de l'État. Faire supporter au pays les charges du Concordat sans lui en assurer les bénéfices, c'est trahir, c'est être, non seulement la dupe, mais le complice des cléricaux et s'ôter le droit de les combattre.

Ce que l'État doit à tous, c'est la liberté de la conscience et de la prière, c'est le droit de réunions religieuses, qui n'existe pas en France. Donnez-nous-le, et bientôt les âmes,

n'étant plus comprimées, violentées par un clergé sans foi au sein d'une Église sans lumières, s'épanouiront et rejetteront d'elles-mêmes l'esprit violent, irascible qui les anime aujourd'hui.

« La liberté, a dit autrefois Monseigneur l'évêque d'Orléans qui devrait bien se taire pour ne pas se déshonorer, la liberté est le point de départ de toute vertu, de toute grandeur morale, de toute civilisation, de tout progrès ; et l'Église, vraie mère de la civilisation, déplore tout ce qui arrête et dégrade l'humanité dans sa marche, et bénit tout ce qui la délivre, la perfectionne et la relève. » Voilà le drapeau catholique sous lequel nous nous sommes enrolés, il y a trente ans ; honte et mépris aux renégats qui le trahissent aujourd'hui !

TABLE DES MATIÈRES.

PAGES.

Advis de l'Imprimeur 5

Avant-propos au Lecteur zélé catholique 9

Procès-verbal de la Grande Assemblée de la Sainte-Ligue qui s'est tenue le mois passé à Paris . . 21

Harangue de Monsieur le Duc de la Bouillie, Comte d'Imbroglio, Prince du Saint-Empire 35

Oraison de Monsieur le Nonce, Vicaire de Notre S. P. le Pape, tombé en enfance mais toujours infaillible 47

Antienne de Monsieur le Doyen de Sorbonne, porte-queue du Pape 57

Sermon de Monsieur l'Archevêque de Paris, au nom du clergé séculier 63